

PREMIÈRE PARTIE

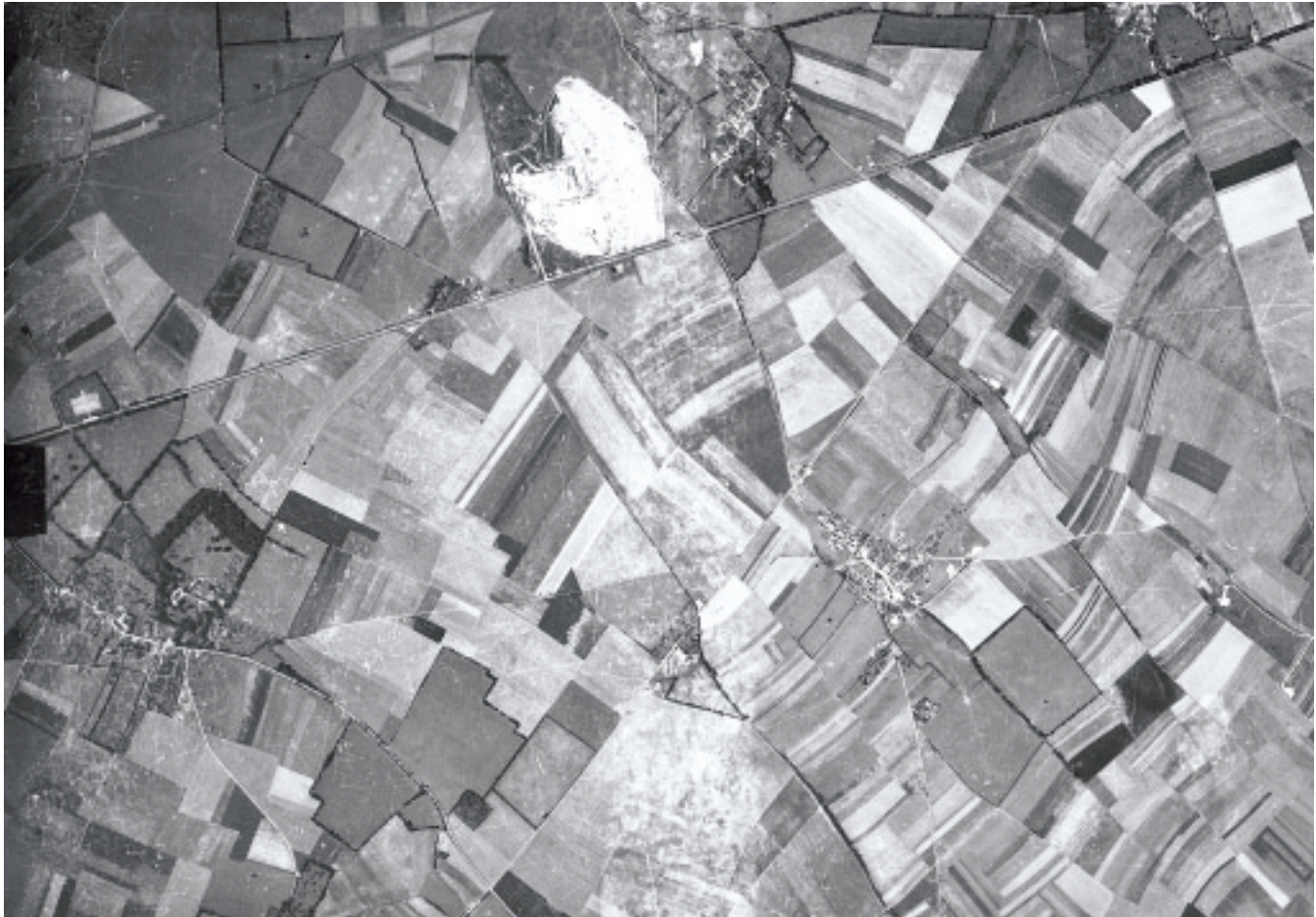
Essai sur l'histoire des paysages de la Basse-Normandie

Si les paysages épousent les formes du relief naturel, la parure de celles-ci est l'œuvre des hommes qui ont modifié la végétation et aménagé l'espace en fonction de leurs modes de peuplement, de leur organisation sociale et de leur économie. Comment au cours des quelques millénaires de leur présence n'auraient-ils pas créé des paysages différents alors que leur nombre, leurs relations et leurs productions évoluaient ? Aucun paysage n'est immuable, tous ont changé, tous continueront à se transformer.

Quelques images réparties sur les quatre derniers siècles permettent de suivre l'évolution de la Campagne de Caen dont les grands horizons plans sont habillés de cultures annuelles et parsemés de villages. Au milieu du XVII^e siècle, le village de Rots dissimule ses habitations derrière les prés et vergers de pommiers enclos qui s'allongent dans la vallée de la Mue.



Ci-contre :
Fig. 1 - Rots en 1666
(Arch. Calvados, H. 3229)



Autour, la plaine nue (à l'exception de deux ou trois pièces carrées entourées de haies et d'un arbre le long d'une route) est découpée en quartiers (1) de champs en lanières parallèles d'environ 180 mètres de long. Son image n'est cependant pas une marqueterie de couleurs car divers indices, les noms d'ensembles parcellaires voués à la même culture (delle des froments, delle des orges), les chemins d'exploitation traversant les champs, évoquent des pratiques communautaires de l'agriculture. Et si le découpage foncier reste ainsi en filigrane dans le paysage, il rappelle une structure sociale qui oppose les coutures (2) du domaine seigneurial aux lanières dispersées des tenanciers.

Au lendemain de la dernière Guerre mondiale, dans les environs de Cauvicourt, les traits du paysage ont été altérés. Si le village demeure dans sa couronne de prés enclos, les champs en lanières ne subsistent plus que localement ; ils ont été remplacés par de vastes pièces aux formes irrégulières, signes de regroupements liés à la diminution massive des exploitations agricoles et de la population. D'autre part, l'homogénéité culturelle a disparu : les rotations (3), désormais individuelles, juxtaposent les couleurs variées des cultures d'automne, des cultures de printemps et des prairies artificielles en des compositions complexes et chatoyantes. Et le réseau routier, qui apparaît sur cette image et inscrit ses lignes dans le paysage, introduit d'autres éléments chronologiques. Car si la route Caen-Falaise, construite à l'époque moderne, est surimposée à l'organisation agraire, celle-ci prend appui sur la voie romaine de Vieux (Aregenua) à Jort.

Ci-dessus :

Fig. 2 - Cauvicourt
(I.G.N., mission Mézidon - Villers -
Torigny 1947)

(1) quartier : groupe de parcelles en lanières de même orientation en longueur.

(2) couture : terre du domaine seigneurial en grandes parcelles.

(3) rotation : succession des cultures sur un champ.

Le paysage actuel montre deux modifications récentes. Le village de Rots déborde du vallon en lotissements de pavillons dont les maçonneries claires, les toits d'ardoises et de tuiles, composent de nouveaux écrans visibles de loin. D'autant plus visibles que l'image de la plaine a été radicalement simplifiée. Réduite à quelques vastes rectangles de cultures différentes, elle recule l'horizon jusqu'aux villages ou bosquets des environs. Repeuplement péri-urbain, concentration en très grandes fermes aux terres de dimensions adaptées à leur machinisme agricole et remembrement géométrique ont encore remodelé ce paysage.

Ci-contre :
Fig. 3 - Rots en 1991.



Ces quelques jalons, observés dans la Campagne de Caen, invitent à tenter de reconstituer les grandes étapes de l'histoire des paysages bas-normands.

Deux grandes régions se différencient : celle où des défrichements précoces ont conduit à une utilisation agricole complète des finages (4) (en dehors de quelques bois protégés par leur propriété seigneuriale ou royale) et celle où l'occupation agricole a été plus tardive et longtemps incomplète (très partielle et lâche au Haut Moyen-Age puis massive du XI^e au XIII^e siècle par des défrichements familiaux qui ont encore laissé des étendues de landes communes partagées et mises en culture seulement fin XVIII^e - début XIX^e siècle).

(4) *finage* : territoire exploité par une communauté d'habitants.

I-L'ancienneté de la mise en valeur des plaines et la création des campagnes découvertes

Les origines des paysages ne peuvent être saisies que par les traces du peuplement humain. Celles-ci renseignent sur le semis de l'habitat, l'importance de la population, les moyens techniques dont elle disposait et indirectement alimentent des hypothèses sur l'espace défriché au travers de la végétation naturelle.

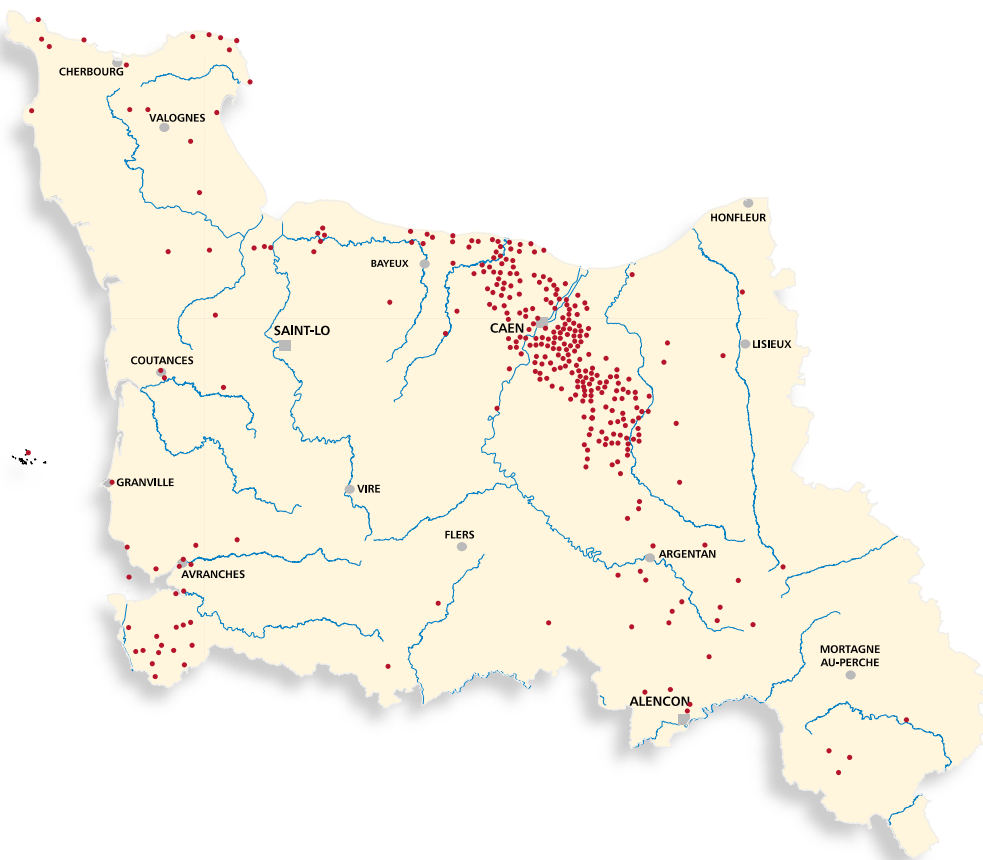
1 - Une répartition protohistorique très inégale

Si des vestiges néolithiques correspondant au début de la sédentarisation ne sont pas rares en Basse-Normandie, ils demeurent très dispersés. Les grains de blé de cette époque trouvés à Ernes indiquent le début d'une agriculture. Les premières limites parcellaires retrouvées apparaissent au début du deuxième millénaire avant le Christ, sur l'île de Tatihou.

Il fallut cependant attendre la fin de l'Age du Bronze et l'Age du Fer (5) pour que la densité devienne significative d'une probable transformation profonde des paysages facilitée par l'usage de l'araire et d'animaux de trait.

Or, la carte de cette période reflète une répartition géographique très contrastée (fig. 4). Les vestiges sont nombreux du Plain à la plaine d'Alençon et rares ailleurs. Certes, on peut toujours expliquer cette différence par l'inégalité des trouvailles et des chercheurs et rappeler que la prospection est plus difficile en pays d'herbage qu'en terres de labour.

Il faut cependant rappeler qu'avant 1880 les labours étaient rois sur toute la province, à l'exception du Bessin occidental, du Plain et du Pays d'Auge. Or, sans cet obstacle à l'observation, les découvertes du XIX^e siècle montraient déjà le même contraste. La prospection aérienne l'a affiné et complété sans remettre en cause les grandes lignes.



Ci-contre :

Fig. 4 - Les sites des âges des métaux.

(5) Les périodes préhistoriques comprennent le Néolithique (3^e et 4^e millénaires avant le Christ), l'Age du Bronze (2500 à 1000 avant le Christ) et l'Age du Fer ou période de la Tène (1^{er} millénaire avant le Christ).

2 - La mise en valeur des plaines centrales

La Basse-Normandie semble avoir joui d'un peuplement stable pendant une très longue période et avoir échappé aux grandes migrations porteuses de techniques nouvelles qu'elle a adoptées, tardivement, à la suite de leur diffusion par les échanges. Des hommes de petite taille à la dolichocéphalie (6) modérée se retrouvent du Néolithique jusqu'à l'époque mérovingienne. Quelles marques ont-ils imposées aux paysages ? Les fouilles nous renseignent surtout sur leur habitat en enclos.

Mais dès la fin de l'Age du Bronze, des villages de maisons rondes peuvent exister, tel celui de Cahagnes récemment découvert. A l'Age du Fer, des centaines d'enclos fossoyés (7) ont été identifiés, difficiles à classer entre résidences, enclos agricoles et lieux de culte.

Cependant les enclos emboîtés ou compartimentés évoquent de véritables fermes. Quelques "centres" apparaissent à travers des convergences de voies et des densités plus élevées (Saint-Sylvain, Cagny, l'interfluve entre la Seulles et la Mue).

Néanmoins, les oppida (8) de tribus, au centre de leur territoire, ne sont pas uniquement concentrés dans ces plaines (Saint-Désir de Lisieux, Le Mont Castré, Le Petit-Celland, Saint-Jean-de-Savigny).




Il est, par contre, très difficile de reconstituer les espaces exploités par ces petites communautés très dispersées. L'usage de l'araire impliquait l'existence de champs mais l'archéologie ne retrouve que les fossés-limites qui dessinent quelques parcelles quadrangulaires alors que

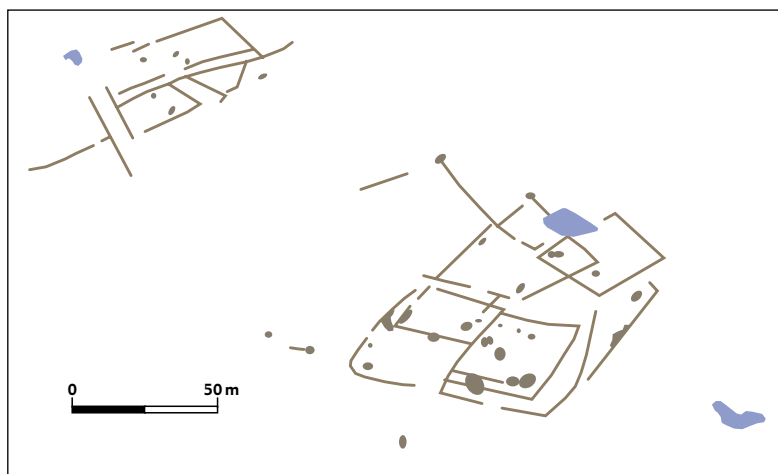
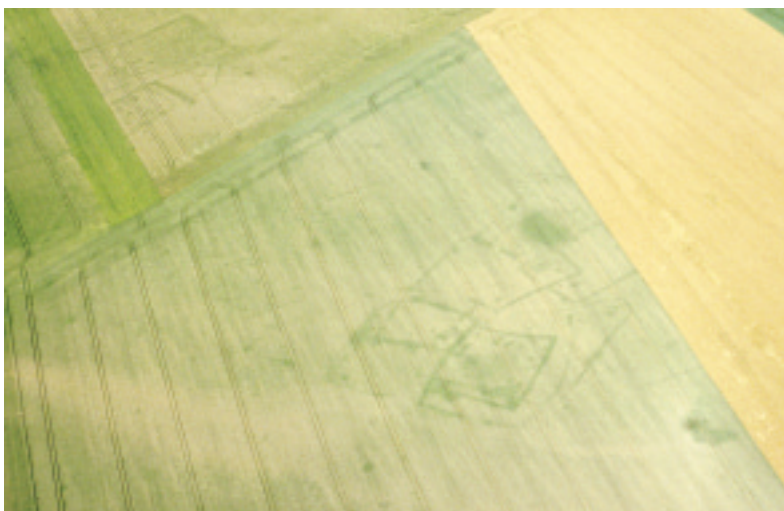
Ci-contre et ci-dessous :

Fig. 5 - Densité des fermes dans la Campagne de Caen au cours du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ.

Aux environs de Saint-Sylvain, une centaine de mètres seulement séparaient les groupes d'enclos des fermes dispersées qui avaient déjà défriché complètement la plaine.

(Cliché Service régional d'Archéologie)

	Fossés
	Silos, fosses, foyers
	Mares



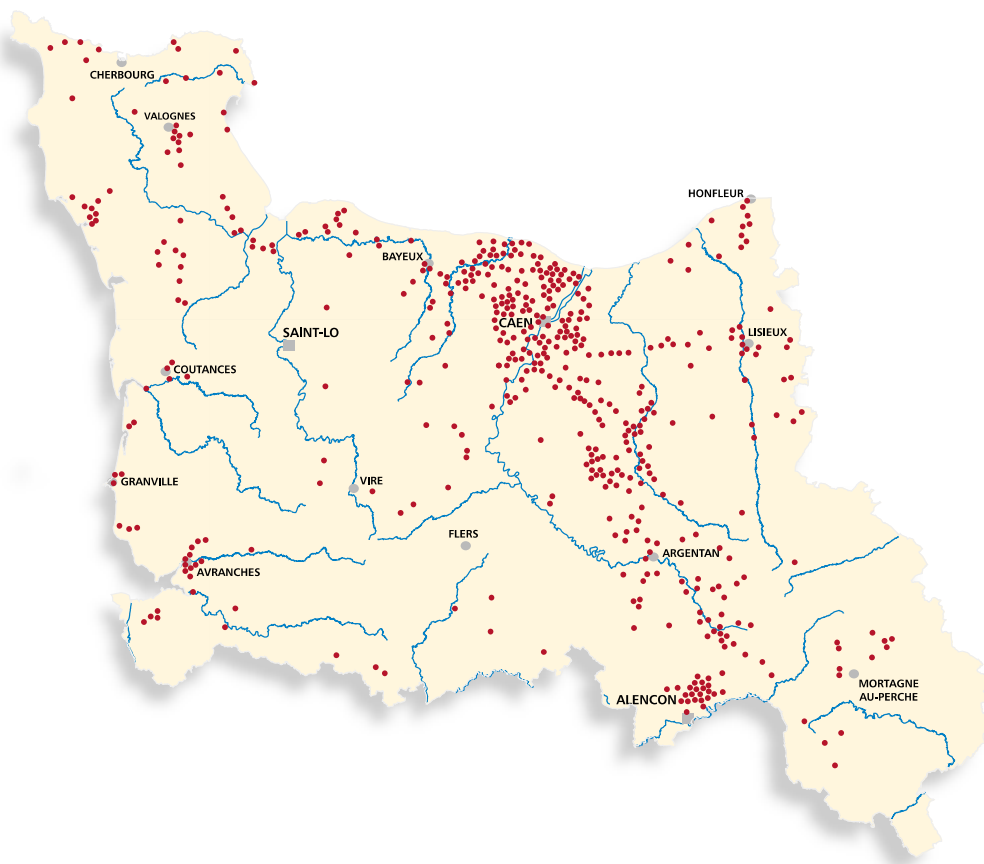
(6) dolichocéphalie : boîte crânienne allongée.

(7) enclos fossoyé : enclos fossile délimité par des fossés.

(8) oppidum (pl. oppida) : dans l'antiquité, ville fortifiée.

d'autres pouvaient être bordées de haies ou sans limites matérialisées.

La période gallo-romaine, à la différence de la région picarde, n'a pas apporté un réaménagement agraire. Les hypothèses de cadastration romaine, inspirées d'un carroyage de chemins espacés des distances classiques, le long de la côte de Nacre (Lion-sur-Mer), au nord de Falaise et dans la haute vallée de la Dives (Norrey-en-Auge) n'ont été confirmées que près de Falaise (Soulangy et la villa de Vaston). Peu de villae (9) typiques ont été mises au jour. Celle de Touffreville était, à l'origine, en bois et torchis. La plupart des découvertes sont des fermes indigènes. D'ailleurs, les villes proches, Bayeux et Vieux, montrent qu'une occupation gauloise a précédé l'occupation romaine. Il semble que le peuplement assez dense de l'Age du Fer a beaucoup limité les aménagements gallo-romains qui ont été localisés, de préférence, sur les marges de la Plaine de Caen, à la recherche de doubles terroirs, dans le cadre d'une nouvelle



Ci-contre :

Fig. 6 - Les sites de la période gallo-romaine.

économie, ou sur un front pionnier qui élargissait l'espace cultivé.

Le problème principal est le passage de l'habitat dispersé de la Tène avec quelques enclos et une nécropole à l'habitat villageois du Bas Moyen-Age. Il faut combiner à la fois remodelages, abandons et créations. Ainsi, sur le territoire assez complètement fouillé de Mondeville, observe-t-on le recouvrement d'enclos de la Tène finale par une villa du II^e siècle (L'Etoile), une agglomération mérovingienne de fonds de cabanes autour d'une église du VII^e siècle avec une petite nécropole remodelée aux IX-X^e siècles sur un nouveau parcellaire avec quelques fermes de plan stéréotypé, lesquelles sont abandonnées au XI^e siècle, date à laquelle il disparaît. La même instabilité se retrouve à Sannerville sur le territoire de l'ancienne paroisse de Lirose (aujourd'hui simple petit hameau) : si deux villae gallo-romaines ont succédé aux mêmes emplacements à des cabanes de la Tène finale, leur abandon, à la fin du VII^e siècle, entraîne le regroupement de la population, plus au Sud, autour de l'église Saint-Germain (disparue).

(9) villa : à l'époque gallo-romaine, bâtiments et terres d'une grande exploitation agricole.

Une réorganisation de l'habitat s'effectue donc à partir de l'époque carolingienne et se caractérise par la disparition de nombreux petits villages qui avaient leurs lieux de culte chrétien et leurs nécropoles. Cette simplification n'est d'ailleurs pas achevée car certains nouveaux villages seront abandonnés aussi bien au XI^e qu'au XV^e siècle (Bellengreville, Bourguébus, Fontenay-le-Marmion, Verson, Courseulles, etc.). Après une prolifération des églises au X^e siècle, une concentration paroissiale s'opère.

Quelles sont les conséquences de cette histoire complexe du peuplement sur l'organisation agraire ? Elles sont difficiles à préciser. La céréaliculture et l'élevage de bovins, ovins, caprins, porcs, attestés dès le Néolithique, suggèrent un paysage de champs et de pacages dans la végétation naturelle.

La densité des habitats aux époques de la Tène et gallo-romaine, même si beaucoup sont familiaux, rend très douteux le maintien de vestiges importants de forêt. Y avait-il des organisations agraires systématiques ? Les voies de circulation ont joué un rôle sur la localisation de l'habitat (comme le long du chemin saulnier (10) à Sannerville) mais les exemples de cadres parcellaires, appuyés sur elles et orientés par elles, sont rares (nord de Falaise).

Quand nous pouvons mieux saisir ce paysage à travers les actes notariaux et les premiers plans du XVII^e siècle, il apparaît sous la forme de villages, parfois mais pas toujours, entourés de quelques herbages enclos et de plaines découvertes organisées en quartiers de parcelles de labour laniérés. Les bois sont rares en dehors de quelques versants de vallées au fond desquelles des prairies encloses ont progressé depuis le XVI^e siècle. Au cours du XVIII^e siècle, quelques enclos exceptionnels apparaissent au milieu de l'openfield, isolant des parcelles que de grands propriétaires soustraient ainsi aux pratiques communautaires (fig.7).

Ci-contre :

Fig. 7 - Campagne de Caen
(Sainte-Croix-sur-Mer).

Village serré, ceinturé de prairies
encloses en recul. Grandes
parcelles de labour remembrées,
conservant un enclos isolé,
vestige de l'individualisme agraire
du XVIII^e siècle.



(10) *chemin saulnier (ou saunier) :*
chemin suivi par les convois de sel
depuis les marais salants.



Ci-dessus :
Fig. 8 - Sainte-Honorine-des-Pertes.
Une archive du paysage en
openfield ancien : quartiers de
parcelles découvertes
non transformées
en grands herbages enclos.

Ce paysage d'habitat groupé en villages et de campagnes découvertes s'est étendu au Bessin et au Plain. De multiples signes en témoignent. Si on néglige l'habitat de bordure des marais de l'Aure et de l'isthme du Cotentin qui est lié à l'utilisation de ceux-ci, le village-chef-lieu de paroisse l'emporte de beaucoup sur les quelques grosses fermes ou châteaux intercalaires. Les plans anciens, l'un de la fin du XVI^e siècle pour Picauville et de nombreux autres au XVII^e siècle, montrent l'importante présence de quartiers de champs ouverts et laniérés. Tel un document d'archives, un exemple en est encore visible à Sainte-Honorine-des-Pertes (fig.8). Enfin des noms de lieux-dits agraires, apportés au X^e siècle par des paysans anglais qui accompagnaient une armée viking et relatifs à l'organisation des campagnes découvertes, s'y retrouvent souvent. Ce sont : forlenc (quartier de parcelles parallèles), hovelland (extrémité des sillons), vendinc (lieu où la charrue retourne), estrac (parcelle laniérée) et gare (angle d'un champ labouré différemment). Les quartiers de parcelles s'appelaient delles ou campagnes.

3 - Le petit openfield littoral de l'Ouest (11)

Il se caractérise par un peuplement dense en petits villages entourés de quartiers de champs ouverts assez courts (environ 100 mètres). Il s'étend en arrière d'un paysage littoral qui comprend successivement : une plage sableuse amplement découverte à marée basse grâce à l'amplitude du marnage (12) (6 à 10 mètres), un cordon de dunes parfois élargi, des prairies humides ou marécageuses et une falaise morte ; le tout interrompu de place en place par des havres, estuaires recourbés par lesquels la mer pénètre dans la dépression et y dépose la tanguie, ce précieux amendement calcaire.

Toute cette zone est restée, pendant longtemps, à l'état presque naturel, n'étant utilisée que comme pâturages.

La présence de ce paysage de champs ouverts parsemés de villages sur une bande large d'une lieue soulève de nombreuses questions. La densité du peuplement peut s'expliquer par les ressources multiples qu'offre cette situation (pêche à pied, pêche côtière, engrais et amendements marins, pacages, sols du bas plateau allégés par les dépôts de sable marin). Et, on notera que cet aménagement agraire se retrouve tout le long du littoral du golfe normand-breton jusqu'à la baie de Saint-Brieuc (fig. 10).

Mais, comment et quand est-on passé à un aménagement en quartiers de petites parcelles ouvertes ? La toponymie suggère un peuplement progressif surtout entre le VII^e et le XIII^e siècle. Est-ce au cours de cette période que l'accroissement démographique se serait concentré sur cette bande littorale favorisée par ses ressources ? P. Lecacheux a signalé qu'au XVIII^e siècle, les clos étaient rares et que prédominaient des "pièces" sans clôture. Les terriers de Vains, au XV^e siècle, montrent peu de haies en dehors des bordures de chemins. Les deux tiers de la superficie sont couverts par des parcelles inférieures à trois vergées (0,61 ha) mais des "clos" existent et ne sont pas tous en vignes. Le problème reste ouvert.

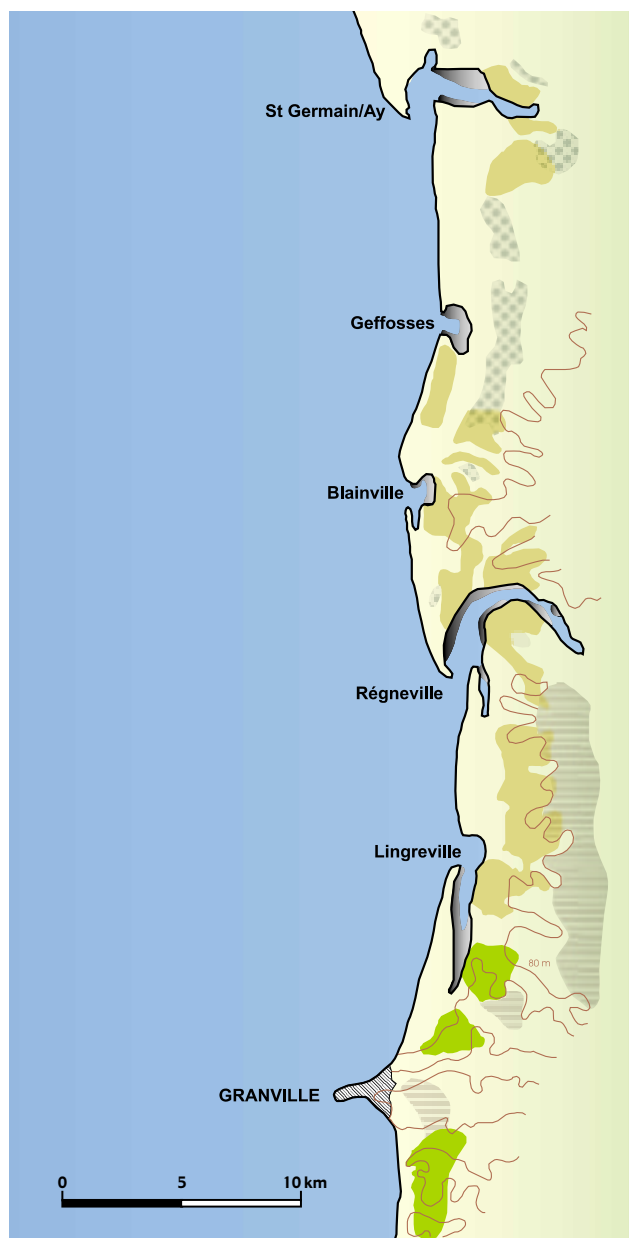
Ci-contre :

Fig. 9 - Heugueville-sur-Sienne vue vers le sud.



(11) *openfield* : organisation en champs ouverts.

(12) *marnage* : hauteur de la marée.



Ci-contre et ci-dessous :
Fig. 10 - L'openfield littoral du
Cotentin occidental.

	Openfield
	Mélange openfield-bocage
	Tangue
	Plate-forme d'abrasion normannienne probable
	Niveau d'érosion pliocène probable



II-L'occupation tardive du Bocage Normand

Si l'Ouest de la province recèle des traces d'occupation néolithique ou de l'Âge du Fer et une voirie de l'époque gallo-romaine, elles ne représentent qu'une occupation très lâche et discontinue, sans comparaison avec celle des plaines centrales. Cette région est donc restée tardivement un espace forestier troué de rares clairières. Son climat plus humide et plus rude, son relief accidenté dont les crêtes, les gorges, les vallées encaissées ne délimitent jamais de vastes terroirs homogènes, ses sols plus acides aux caractères changeant le long des pentes, tous ces traits la rendaient moins facile à défricher que les plaines ou bas-plateaux aux grands finages homogènes dotés de bons sols et au climat plus sec moins favorable à l'arbre. Les premiers foyers de défrichement (centres paroissiaux, bourgs, premières abbayes) se localisent dans les bassins schisteux au relief amolli et aux sols profonds. Le peu de vestiges anciens ne signifie pas que le Bocage a été un vide humain jusqu'au X^e siècle mais qu'avec un peuplement plus faible, il n'a donné lieu qu'à des habitats éphémères et qu'après des interruptions, il a repris sous des formes différentes.

1 - Le grand peuplement des XI^e et XIII^e siècles

Son originalité, dans le Bocage normand comme dans les îles anglo-normandes, est d'avoir été réalisé en hameaux familiaux. On discute des causes de cette méthode : absence des traditions domaniales de la villa à corvées, maintien tardif après le X^e siècle de manses lignagers (13), adaptation des finages de base à des conditions naturelles hétérogènes ? En tous cas, un habitat intersticiel se répand dont on suit les vagues : au XI^e siècle une toponymie de patronymes précédés de l'article et terminés en -ière, puis à la fin du XII^e et au cours du XIII^e siècle le même type de composition avec le suffixe -erie et les composés en l'Hôtel-, la Ville-ès-, le Hamel-, l'Aître-, le Mesnil-, sans compter les toponymes inspirés de la végétation.

Une certaine superficie est attribuée à une famille patriarcale : père, enfants, frères, cousins, qui y construit son habitation, quelques bâtiments agricoles et défriche la forêt tout autour en fonction de ses besoins. Les animaux paissent, librement, dans les bois qui fournissent aussi le combustible, la litière et des moyens d'enrichir les sols par l'étrépage (14). Pour protéger les cultures (froment rare, seigle, orge, avoine) des divagations des bêtes, on enserre de haies les chemins qui mènent aux pacages et on en cerne le terroir cultivé. Un bocage partiel apparaît ainsi et s'étend avec la mise en culture.

Un censier de l'abbaye du Mont-Saint-Michel pour la seigneurie de Domjean (canton de Tessy-sur-Vire) permet d'imaginer le paysage du début du XV^e siècle. Le bourg était peuplé de bordiers (15) qui exploitaient l'ancienne réserve (16) accensée en petites parcelles. Un chemin conduisait aux communaux qui servaient pour la pâture, la coupe des bruyères et l'enlèvement de mottes de terre (blettes) utilisées pour le faitage des maisons ou comme combustible. Autour, se dispersaient en hameaux les tènements (17) familiaux souvent d'un seul tenant ou en grandes pièces de terre, vavassories de 24 à 48 hectares, mesures ou villainages de 2 à 17 hectares. La localisation des différentes formes d'utilisation du sol (labours enclos, bois dégradés et landes découvertes) dépend du relief.

Dans les vallées assez amples, le noyau initial s'installait à mi-pente ou vers le tiers inférieur des longs versants, là où les sols restent épais et non lessivés tandis que les bruyères occupaient les parties hautes et les sommets aux sols amincis par l'érosion et acidifiés. Ainsi, se créaient une superposition selon la pente et une disposition dans le sens de la longueur en lignes parfois doubles quand des poussées successives de peuplement s'y étaient manifestées. Par contre, sur les plateaux découpés par un réseau dense de vallons étroits aux versants raides, l'interfluve constituait le finage initial qui avait conservé les sols les plus épais, cerné par les pentes des vallons où étaient confinés bois et pacages (fig. 11).

(13) manse lignager : unité d'exploitation féodale appartenant à des personnes de la même descendance.

(14) étrépage : enlèvement des végétaux de la lande avec une mince couche de terre.

(15) bordier : cultivateur d'une petite ferme.

(16) réserve : domaine exploité directement par le seigneur.

(17) tènement : terres possédées.



Ci-contre :
Fig. 11 - Constitution du bocage à
partir des hameaux familiaux.
Sur le Mont à La Chapelle-
Engerbold, cadastre du début du
XIX^e siècle et état actuel.

Les unités de peuplement avaient des superficies variables. Les vavassories, qui devaient des services militaires, avaient de 30 à 60 acres (24 à 48 hectares). Certains autres tènements pouvaient recevoir une surface presque équivalente mais les villainages (astreints à de vils services) n'avaient que 10 à 20 acres (8 à 16 hectares). Si on n'a pas retrouvé de témoignages incontestables de communautés taisibles (18) ou de frêresches (19), l'existence, parfois, de granges, pressoirs ou fours communs, permet d'envisager l'hypothèse d'exploitation commune dans ce qui devient un hameau grâce à la croissance démographique en dépit de certains reculs momentanés (guerre de Cent Ans, épidémies de peste jusqu'au XVII^e siècle).

Cette mise en valeur tardive est confirmée par les études géomorphologiques. L'érosion des loess des bassins de la Sée et de la Sélune est faible comme le montre l'épaisseur des sédiments des fonds de vallée, à la différence des Côtes d'Armor où depuis 4000 ans une couche importante de limon a été érodée au point d'avoir fait reculer de 20 km la limite de son extension vers l'intérieur. Ce contraste ne s'explique que par les défrichements précoces des Côtes d'Armor littorales et par les défrichements essentiellement médiévaux du Bocage normand (20).

Un tournant majeur fut le passage de la famille patriarcale aux familles conjugales. Il entraîna un morcellement du parcellaire et l'enclos par des haies de ces nouvelles parcelles de propriétés. Ainsi, à Saint-Aubert-sur-Orne, observe-t-on, au cours de la première moitié du XVIII^e siècle, le remplacement des parcelles ouvertes qui découpaient les enclos anciens par des parcelles encloses.

Ces petites tenures (21) proviennent donc de l'éclatement des tènements qui a pu, d'ailleurs, commencer plus tôt. Si l'accensement (22) des réserves seigneuriales conduisait au même résultat paysager, dans d'autres cas, la réserve a conservé une exploitation indépendante, sous un régime de fermage. Ces fermes isolées maintiennent alors un parcellaire enclos de grande taille en rapport avec leur dimension de 20 à 60 hectares (fig. 12).

2 - L'introduction du verger cidricole

Pommiers et poiriers cultivés apparaissent au XI^e siècle, sans que leur origine : greffage d'espèces forestières ou importation, soit élucidée. La source basque paraît peu crédible. Dès le début du XII^e siècle, ils sont présents dans le Pays d'Auge nord-ouest et sud ainsi qu'en Bessin. Au XIII^e siècle, ils sont devenus communs entre la Risle et la Dives où sont dues partout des corvées de ramassage et de pilage des pommes et dans le Cotentin. On rappellera qu'ils n'atteindront le Pays de Caux vers l'est, qu'au début du XVI^e siècle. Cette extension qui accompagne la croissance démographique de cette période, correspond à l'adoption du cidre comme boisson et partant à l'abandon de la cervoise, cette sorte de bière, ce qui libère des superficies notables. La dominance des poiriers dans le Domfrontais reste encore inexplicée. Ces arbres fruitiers s'introduisent, un peu partout, dans le finage cultivé. On les trouve au Moyen-Age aussi bien dans les "jardins" (près de fauche complantés et entourés de "fossés", différents des "vergers d'arbres à fruits de table") que dans les grands "clos" labourés et sur les parcelles de céréales sans clôtures. En 1581, le plan de Picauville (Manche) les montre dans ces trois positions, tantôt peu denses sur les "campagnes" découvertes, tantôt en plantations serrées dans certains "clos" (fig.13 et 14). Et les documents du XVIII^e siècle le figurent de préférence sur les labours, soit en une ligne sur les lanières étroites, soit disposés tout autour des parcelles plus grandes. Ainsi, l'arbre à boisson était-il devenu un élément fondamental des paysages bas-normands.

(18) Communauté taisible : communauté de biens entre personnes parentes.

(19) Frêreche : communauté familiale vivant ensemble à pot et à feu.

(20) J.L. Lautridou.

Le cycle périglaciaire pléistocène en Europe du Nord-Ouest, Caen, 1985.

(21) tenure : exploitation ou parcelle exploitées contre des redevances seigneuriales.

(22) accensement : concession de longue durée d'une tenure moyennant des redevances (cens).



3 - L'Avranchin représente une exception

Si la toponymie pré-romaine est bien représentée en bordure de mer comme dans d'autres régions, celle gallo-romaine (toponymes en -acum soit dans leur forme moderne en -y, -ey, -ay) est abondante. Sa répartition est néanmoins sélective car elle néglige les hauteurs des batholites (23) granitiques d'Avranches et de Carolles et occupe les bas pays de Granville, de la vallée de la Sée, du bassin de la Sélune et de l'Oir, des environs de Pontorson.

On notera une correspondance avec l'extension des loess épandus à partir du golfe normand-breton exondé pendant la période froide du Quaternaire, telle que la thèse de J. Lautridou en a cartographié la présence. Mais cet habitat précoce, plus dense, n'avait pas abouti à un défrichement aussi complet que dans les plaines centrales puisqu'il a été complété par le peuplement familial du milieu du Moyen-Age.

Ci-dessus :

Fig. 12 - Juxtaposition des paysages de hameaux (Le Bosc Brénet) et de fermes seigneuriales (Orbigny) à Saint-Pierre-la-Vieille. Cadastre du début du XIX^e siècle.

(23) batholite : massif intrusif de roches cristallines.

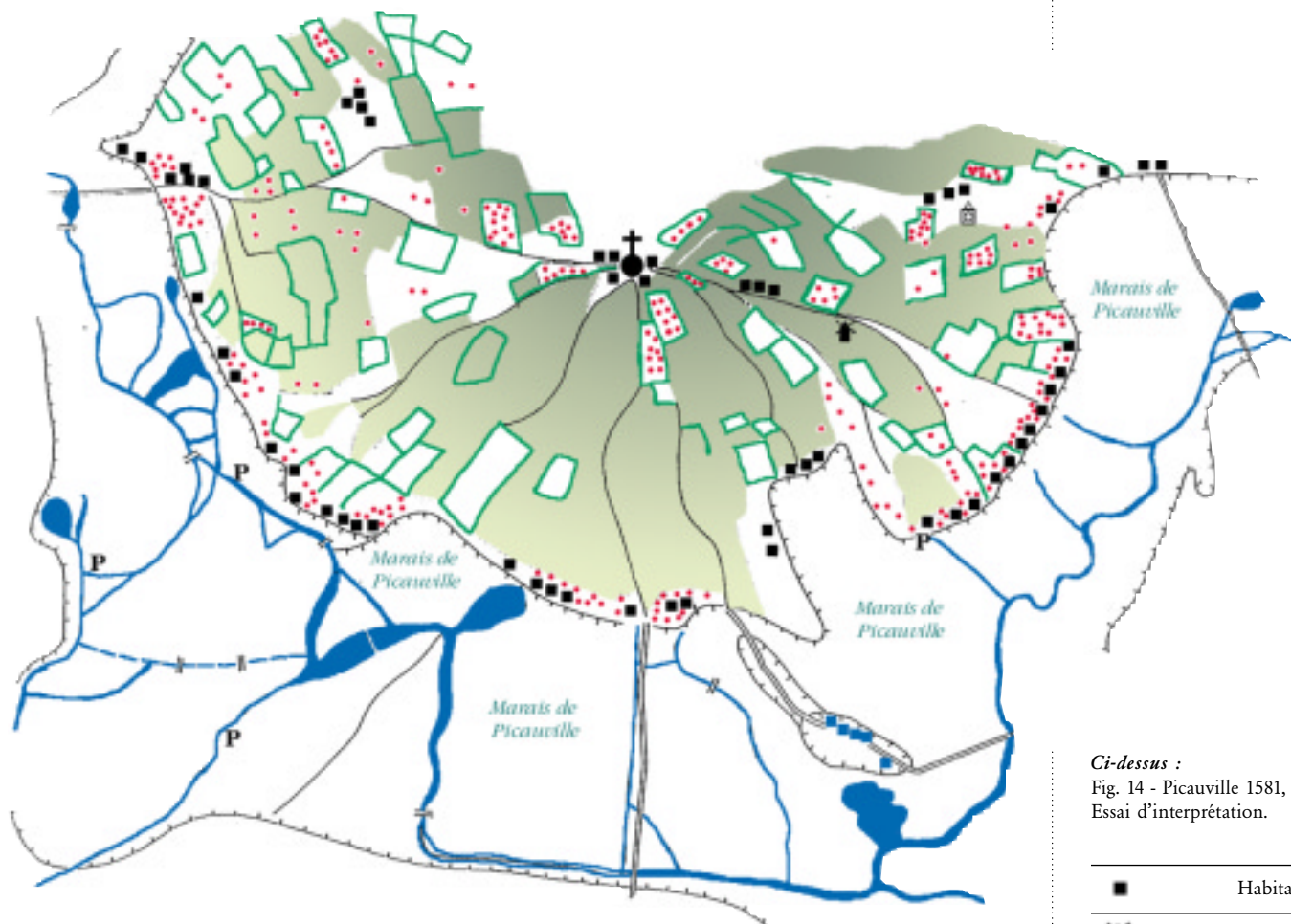


Ci-dessus :

Fig. 13 - Plan de Picauville, en 1581 (Archives nationales NII, Manche 1).

Au XVI^e siècle, sur ces confins du Plain, le paysage entremêle les quartiers de parcelles ouvertes laniérées et les enclos de haies en labour ou en herbage.

Les pommiers complantent les uns et les autres.



Ci-dessus :
Fig. 14 - Picauville 1581,
Essai d'interprétation.

■	Habitat
⚙	Moulin à vent
⚙	Moulin à eau
🌊	Cours d'eau et mares
///	Pêcheries
P	Port
■	Quartier de labours lanierés
□	Haies
●●●	Pommiers
==	Chaussée
—	Limite (embocagée) du terroir sec

4 - L'évolution est comparable dans le Pays d'Auge

Au milieu des forêts, l'occupation gallo-romaine était très modeste et elle semble s'être étoffée lentement si on en juge à la faible proportion de toponymes en -ville et en -court. Néanmoins, grâce à sa situation, entre les régions au peuplement précoce de la campagne de Caen et des plaines de l'Eure, le Pays d'Auge témoigne d'une plus grande continuité que le Bocage.

C'est seulement à partir des IX^e et X^e siècles que des habitats dispersés se multiplient autour de centres paroissiaux réduits à l'église et quelques maisons. Situés de préférence sur les versants des vallons et les chanfreins des plateaux, ils sont dénommés par des termes relatifs à la végétation, au relief ou par des formes : Le Mesnil, Le Lieu, La Cour. Et à la différence des régions encadrantes, un regroupement villageois ne s'y opère pas.

Dès le XI^e siècle, les jardins qui les entourent sont enclos tandis que les terroirs de plateaux sont découverts et apparaîtront divisés en quartiers de parcelles étroites, sur les plans du XVIII^e siècle, alors que des clos en labour représentent, peut-être, les coutures seigneuriales.

III- Embocagement et conversion à l'herbage à partir du XVII^e siècle dans le Plain, le Bessin et le Pays d'Auge

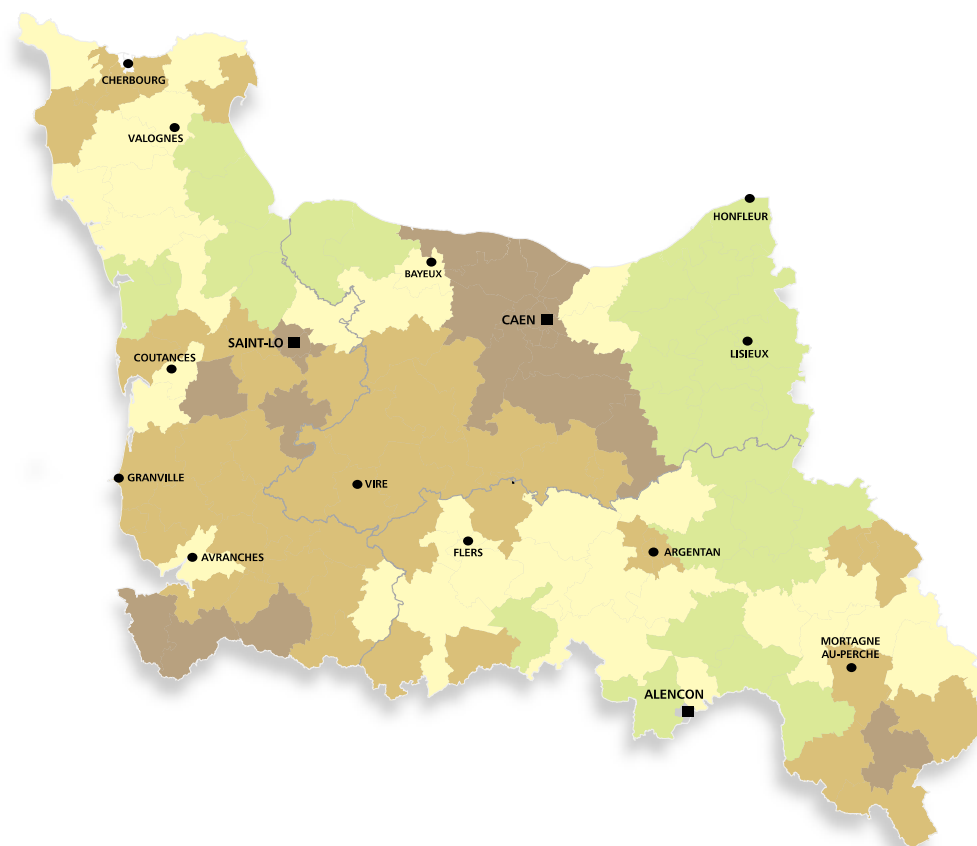
De tout temps, les basses vallées de la Dives et des rivières qui confluent dans la baie des Veys, incomplètement remblayées et submergées chaque hiver par les inondations qui y déposent alluvions tourbeuses et vases marines, avaient offert aux agriculteurs voisins leurs pâturages saisonniers. Propriété privée ou "propriété des habitants", ces marais ou plutôt ces prés-marais, permettaient un élevage important de bovins, de chevaux et d'oies. Tout autour, les terres hautes qui échappaient à la crue possédaient d'excellents herbages quand elles reposaient sur des argiles ou des marnes. Dès le Moyen Age, certaines prairies, telles celles de Corbon, avaient acquis une réputation flatteuse. Une spécialisation agricole y était apparue précocement : en 1580, Charles de Bourgueville vantait non seulement les herbages mais les bestiaux de la vallée d'Auge vendus au Neubourg pour Paris et les beurres d'Isigny distribués à Paris, Rouen ou Orléans et Tours.

L'accroissement de la population urbaine, particulièrement de la capitale, à partir de cette période et le développement d'une classe de rentiers du sol, issue de la noblesse et du monde des offices, se conjuguent pour promouvoir un système d'élevage commercial sur prairies permanentes possibles grâce au climat océanique humide et aux hivers cléments. Les terres labourées auparavant pour une autoconsommation céréalière locale sont couchées en herbe. De nombreux documents, dont les réclamations des curés privés de la dîme, permettent de suivre cette transgression herbagère (fig. 15 et 16).

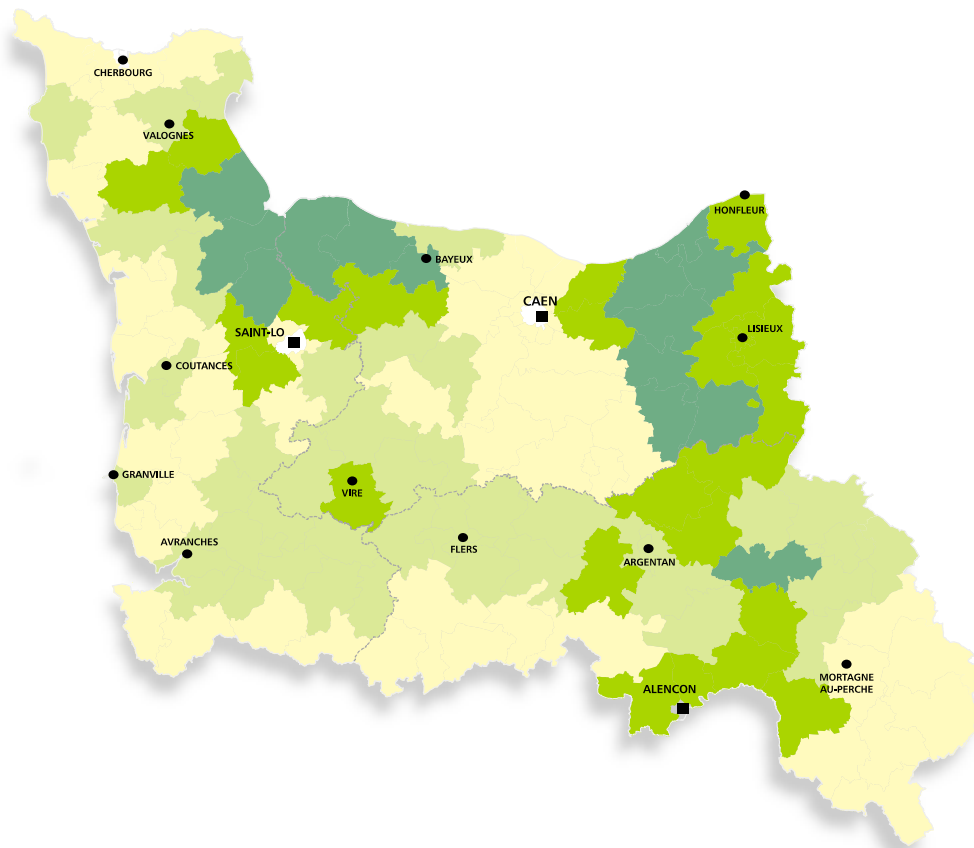
Ci-contre :

Fig. 15 - Les labours vers 1830 par rapport à la superficie totale.

	Plus de 70 %
	De 60 à 70 %
	De 45 à 60 %
	Inférieur à 45 %



Dans le Pays d'Auge, le plus proche des marchés parisiens de Poissy et de Sceaux, on peut pratiquer la production de viande. Les bovins maigres sont achetés en Basse-Normandie et dans le Maine, engraisés sur place puis expédiés sur pattes par la route. Le mouvement de couchage en herbe commence vers 1620, dans la basse vallée de la Touques, près de Pont-l'Évêque où il complète une vieille tradition de fabrication de fromage puis dans les vallées de la Dives et de la Vie. De là, il remonte les vallées affluentes et les versants, gagne les environs de Lisieux et Livarot à partir de 1670. Au début du XIX^e siècle, toutes les vallées augeronnes sont converties en herbages. Les plateaux seront seulement conquis à la fin du siècle, à la faveur de la crise céréalière de 1880. En même temps, la concurrence d'autres régions favorisée par les voies ferrées pour l'approvisionnement en viande du marché parisien réoriente, partiellement, le Pays d'Auge vers la production laitière pour les fromages (camembert et livarot) qui prennent alors leur essor. Cette transformation en herbages s'accompagne d'un embocagement progressif car si les grands propriétaires ont initié le phénomène, tous les groupes sociaux y ont participé à partir du XVIII^e siècle (fig.17).











Ci-contre :

Fig. 16 - Surfaces toujours en herbe vers 1830 par rapport à la superficie totale.

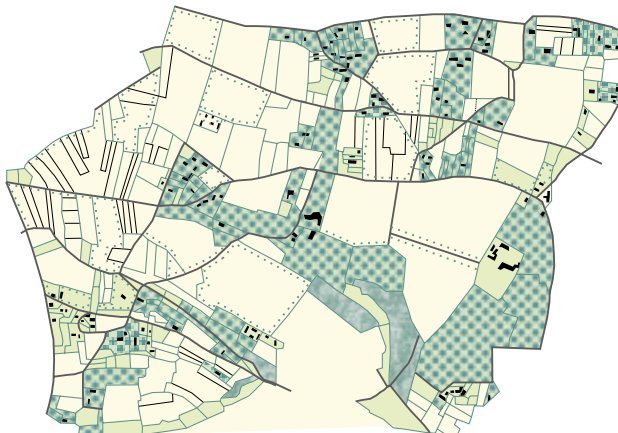
	Plus de 50 %
	De 25 à 50 %
	De 15 à 25 %
	Inférieur à 15 %

Ci-contre :

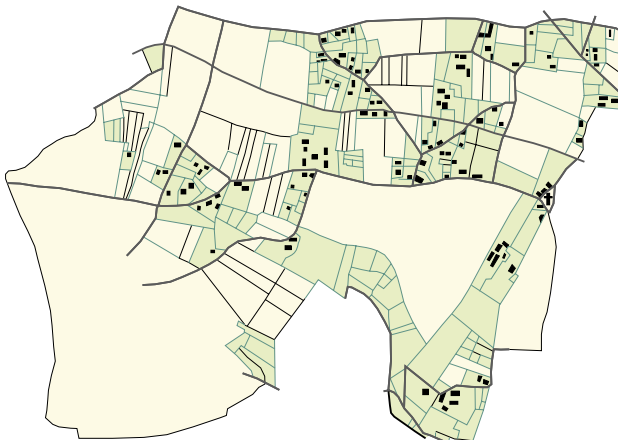
Fig. 17 - Evolution du paysage en
Pays d'Auge. Exemple de Drubec.

	Labour
	Herbage
	Complantage
	Bois
	Limites de parcelles
	Habitations
	Haie
	Route

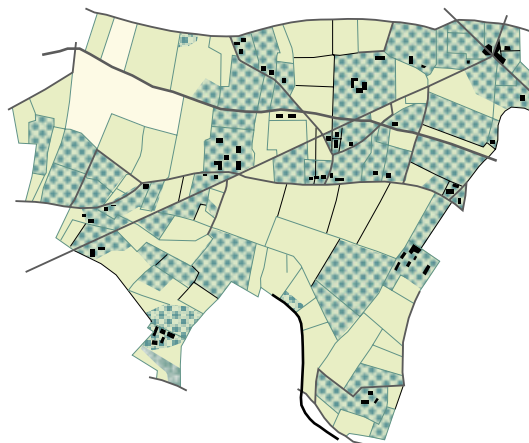
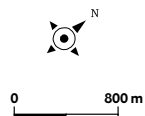
Drubec 1754



Drubec 1830



Drubec 1954



Les alentours de la baie des Veys étaient trop éloignés pour des expéditions importantes de bétail sur pied. Aussi est-ce le beurre salé qui constitue le produit vendu à partir du port d'Isigny par un cabotage qui le conduit jusqu'aux vallées de la Seine et de la Somme. Des marais salants fournissent le sel et les centres potiers locaux, les récipients en grès. Si on en juge aux procès relatifs aux dîmes, le mouvement commence, là aussi, vers 1630 et pour les mêmes raisons. La mise en herbe transformera complètement les paysages du Plain et du Bessin.

Dans ces campagnes découvertes, qui comportaient quelques enclos de prairies ou de vergers de pommiers sur les réserves seigneuriales, les haies se multiplient autour des anciennes lanières de labour regroupées en parcelles plus massives, parfois de la taille des quartiers dont elles conservent le nom de "delles" (fig. 18).



Ci-dessus :
Fig. 18 - Le Bessin occidental en 1730 (d'après document Arch. Calvados, C. 3512).

	Haies
	Labours
	Vergers de pommiers
	Prairies
	Herbus

Un arbre fourrager, l'orme, est choisi pour constituer les haies et taillé en émonde (24). Ce grand bocage se substitue, progressivement, à l'openfield à partir d'Isigny et Carentan. Vers 1750, il couvre déjà le tiers des régions à l'Ouest de Trévières et autour de Sainte-Mère-Eglise et les trois quarts vers 1820. Au cours du XIX^e siècle, il s'étendra jusqu'aux abords de Bayeux et Montebourg (fig. 19 et 20).







Ci-contre :
Fig. 19 - Les "Campagnes" du Plain au début du XIX^e siècle.

	Campagnes
	Marais intérieurs
	Polders et marais littoraux
	Bocage du Plain
	Limite des marais

(24) émonde : taille des branches d'un arbre jusqu'à la plus haute fourche.

Ci-contre :

Fig. 20 - Exemple de quartiers de parcelles découvertes (campagnes) dans le Plain à Sainte-Mère-Eglise.

	Prairies
	Labours
	Complantage
	Haies



Pendant ce même siècle, une activité d'embouche bovine conquerra le Houlme oriental et le Merlerault, pays dont les calcaires marneux portent des prairies à la flore excellente, avec des conséquences paysagères identiques : regroupement des anciens labours découverts en très vastes parcelles encloses dotées chacune d'un fenil et constitution de grandes exploitations (fig. 21).

Ci-contre :

Fig. 21 - Paysage créé par l'embouche bovine : très grandes parcelles irrégulières d'herbages enclos avec fenil et son retour actuel au labour à Bazoches-au-Houlme..



IV- La résurrection des forêts bas-normandes

La Basse-Normandie fut, au XVIII^e siècle, une des premières régions métallurgiques françaises. Cette activité, apparue à la fin du XV^e siècle dans le Perche, avait gagné vers l'Ouest jusqu'au Mortainais. Ce rôle a fait payer un lourd tribut aux forêts. Les grosses forges ont mangé la forêt qui les alimentait en charbon de bois.

Six usines entouraient la forêt d'Andaines, sept à neuf celle d'Ecouves. Elles étaient aussi nombreuses dans la vallée de la Commeauche et le Pays d'Ouche. Or, leurs besoins excédaient les ressources d'une saine gestion de ces massifs boisés de l'Orne et conduisaient à une exploitation en taillis de plus en plus courte rotation. Les descriptions de la fin du XVIII^e siècle sont affligeantes. En Andaines par exemple, prédominant de hauts taillis et de jeunes perchis envahis par les bois blancs : trembles et bouleaux, résultat de coupes à 15 ou 25 ans. Sur les lisières, une frange de landes témoigne des usurpations des populations voisines.

La révolution industrielle très tardive de la France prolongera cette situation au cours du XIX^e siècle. Les forges au bois normandes fermeront seulement vers 1850, devant la concurrence de la sidérurgie au coke. Aussi, en 1860, les six septièmes de la forêt d'Ecouves sont en taillis coupés de vides et la situation est la même en forêt d'Andaines. C'est l'œuvre du Service des Eaux et Forêts qui, en un siècle, transformera les forêts domaniales de taillis en futaies. De 1880 à 1902, puis après 1923, les conifères, pin sylvestre et épicéa seront introduits, renforcés par des résineux américains et japonais, après la dernière guerre. L'enrésinement deviendra majoritaire en Andaines mais restera plus modéré en Ecouves où le hêtre est favorisé aux dépens du chêne. Une évolution identique se retrouve sur des propriétés privées et communales, dans le Cinglais ou sur les landes des crêtes du Synclinal bocain. En 1955 encore, lorsque l'Etat acquit les 640 hectares des bois de Goult, ils n'étaient qu'un mélange de landes tourbeuses à callune et de taillis de bouleaux. La résurrection des forêts bas-normandes, poursuivie jusqu'à nos jours, a transformé leurs paysages.

V-L'achèvement de l'embocagement et la vague herbagère

1 - Les derniers défrichements

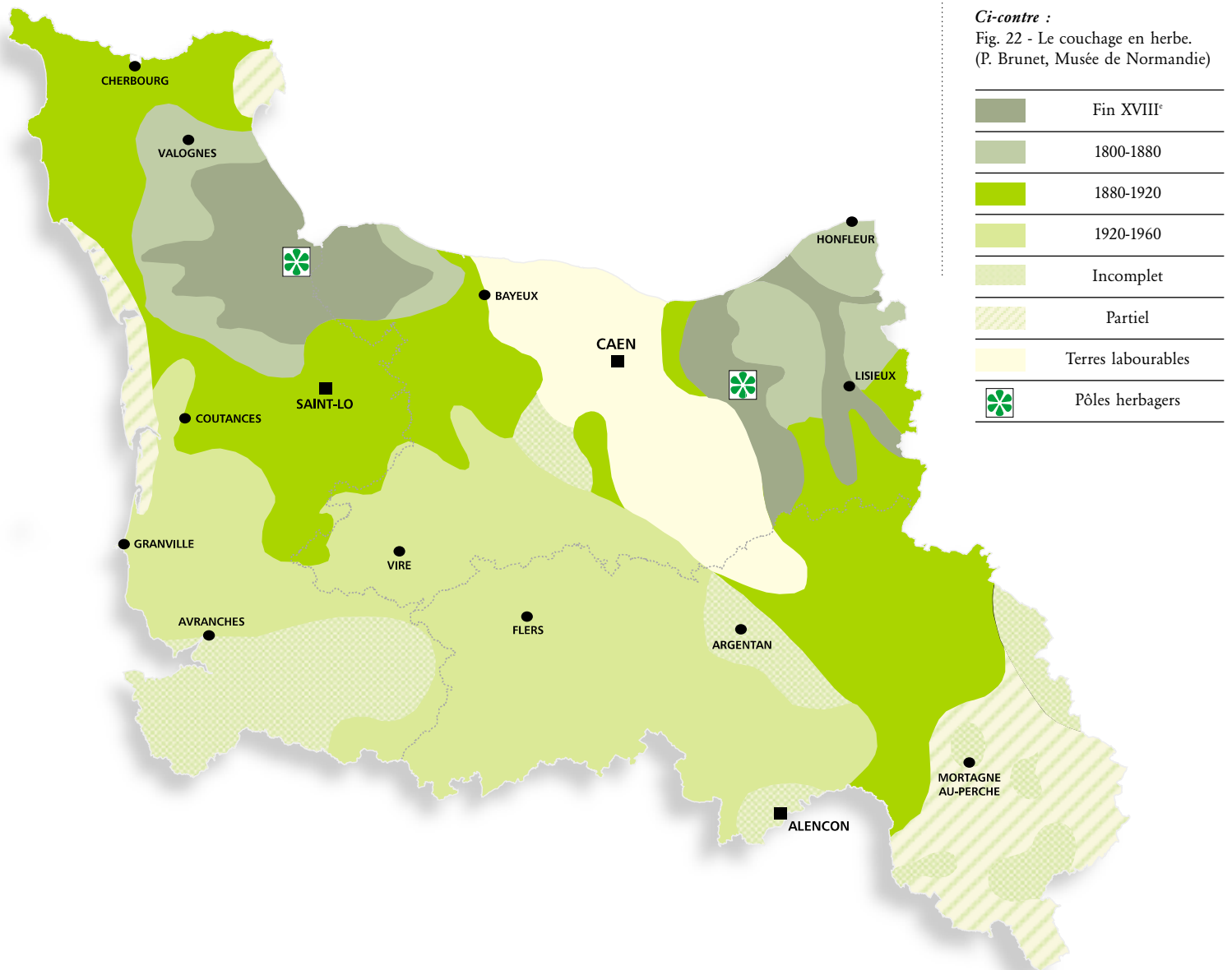
Au milieu du XVIII^e siècle, de grands espaces découverts de landes ceinturaient ou trouaient le bocage des terres labourées, des vergers et des prés. Leur importance est difficile à évaluer exactement. Dans la Bretagne voisine, Henri Sée les estimait au moins à 40 %. La fréquence des toponymes en landes, bruyères, vignes ou vignots (forme dialectale de l'ajonc) en rappelle partout l'ancienne présence. Or, un dernier mouvement de croissance démographique s'est amorcé vers 1730 et durera un siècle, jusqu'au maximum que la population rurale atteindra à la fin de la première moitié du XIX^e siècle. Des défrichements l'accompagnent ; certains, les plus nombreux, sont modestes et correspondent souvent aux partages des communaux lors de la Révolution. Quelques-uns sont plus spectaculaires. En 1778, Monsieur, frère de Louis XVI, met en vente les 4700 hectares de la forêt de Brix réduite à un état misérable. Elle sera découpée en grandes propriétés, aux vastes parcelles de 4 à 7 hectares et en petits lots aux champs de 0,5 à 1,5 hectares, défrichés, en labours sans pommiers et jannières enclos de talus et de haies. En 1819, les landes de Beuvais (730 hectares près de Carolles) sont partagées par feux, mises en culture et encloses. En 1863, les 621 hectares de mielles d'Agon sont découpés en rectangles de quelques dizaines d'ares que leurs nouveaux propriétaires ont six ans pour entourer de talus couverts de gazon (le vent et le sable s'opposant à la croissance d'arbres). En 1832, l'Etat vend les bois du Mont d'Hère à Bellou-en-Houlme : 1127 hectares aux peuplements médiocres. Les acquéreurs y créent de très grandes exploitations de culture : la ferme de Beaumont (100 hectares) et surtout le domaine de Dieufit (500 hectares).

On peut encore citer, sans être exhaustif, le défrichement de la forêt de Neuilly, ancienne propriété des habitants de ses paroisses, vendue par lots en 1843 et dont les 500 hectares furent mis en culture, dans les années suivantes, par de grandes fermes aux vastes parcelles géométriques encloses de haies de chênes.

Sur les littoraux engraisés de vases marines où des polders avaient déjà été aménagés à la fin du XVIII^e siècle, la Compagnie des Polders de l'Ouest réalise des conquêtes de plusieurs milliers d'hectares, de 1858 à 1933, dans la baie du Mont-Saint-Michel, de 1856 à 1972, dans la baie des Veys. Leur paysage plan coupé par les digues est parfois rehaussé de lignes de peupliers. La faim de terre des petites gens et les intérêts d'entrepreneurs capitalistes se sont ainsi associés, ou concurrencés, pour achever l'occupation du sol de l'Ouest et du Sud-Ouest de la Basse-Normandie, en y étendant le paysage bocager.

2 - La submersion par la prairie permanente (1880-1930)

Ce bocage était un bocage de terres labourables. Les prairies des fonds de vallons n'occupaient pas plus d'un sixième du sol. En dehors du "plant", les pommiers étaient complantés sur des parcelles de labour où le seigle et le sarrasin excédaient de beaucoup les surfaces en blé, à côté des "légumes" c'est-à-dire des racines fourragères. Car le Sud-Ouest de la province n'avait participé, ni à la conversion à un élevage spécialisé comme le Pays d'Auge, le Plain et le Bessin, ni à l'intensification céréalière de la Plaine de Caen. Cet immobilisme agricole s'explique, sans doute, par la dominance de la petite exploitation et l'importance des ouvriers-paysans, associées à l'ancienne industrialisation métallurgique et textile qui maintenaient une économie d'auto-consommation.



Or, à partir de 1870, l'arrivée des céréales des pays neufs sur les marchés européens entraîne la chute de leurs cours, ce qui confère un intérêt supérieur aux productions animales. D'autre part, la ruine de l'ancienne industrie locale conduit beaucoup d'ouvriers à l'exode. Tout converge pour rendre attractif le modèle d'un élevage sur prairies permanentes qu'offrent déjà certaines parties de la province. L'hémorragie masculine de la première guerre mondiale y incitera encore.

Ainsi, se propage une mise en herbe des labours qui en entraînera la disparition complète dans tous les bocages occidentaux (comme sur les plateaux augerons). Seuls y échapperont partiellement l'Avranchin et le Perche qui conserveront au moins un quart de labours (fig. 22). Ainsi, s'effacent de ces paysages les couleurs variées des terres et des moissons et se conforte l'image de la Normandie verte.

Pendant plus de 50 ans, ce mouvement a été conquérant et a même mordu sur certaines campagnes découvertes, l'avancée des prairies s'accompagnant de celle des enclos de haies.







Ainsi, l'openfield littoral du département de la Manche recule et est submergé au Sud de Granville (fig. 23).

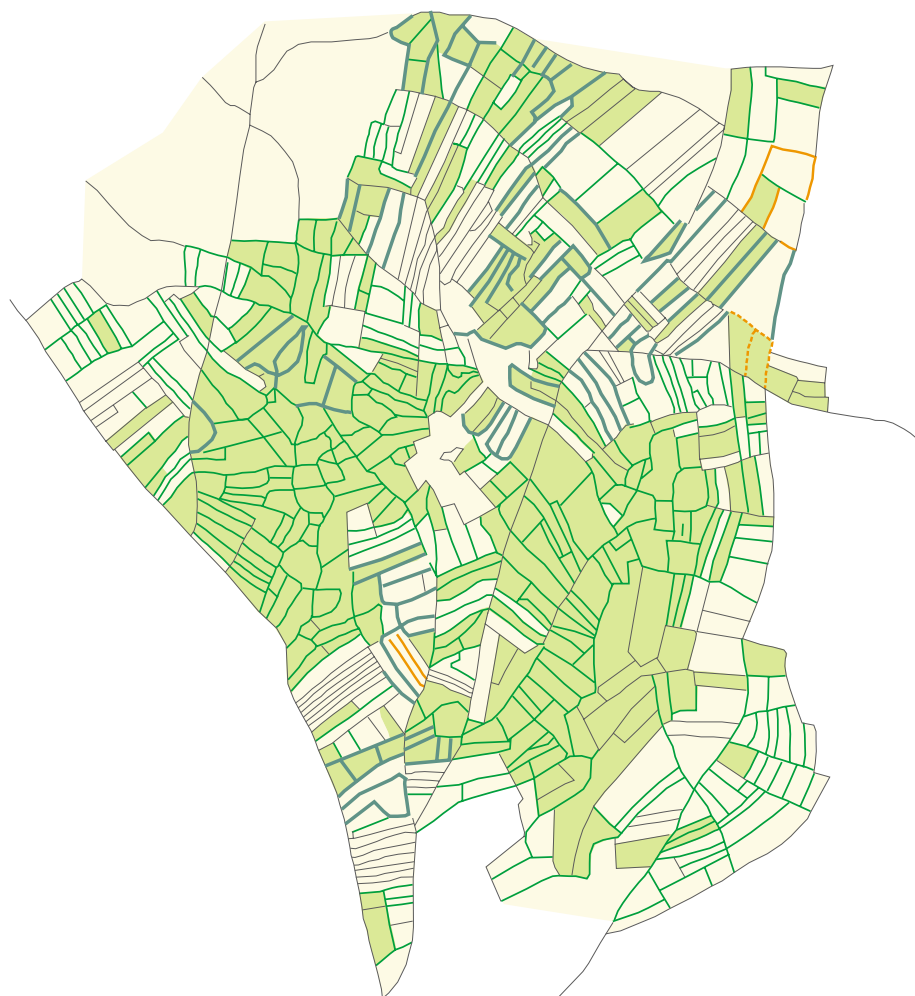
Dans la plaine de Caen, des couronnes d'herbages ceinturent les villages. Les campagnes d'Argentan et surtout d'Alençon deviennent des semi-bocages (fig. 24).

Ci-contre :

Fig. 23 - Conquête de l'herbage et embocagement sur l'openfield littoral de la Manche. Village de Tissey à Dragey-Ronthon au début du XIX^e siècle.

(D'après G. Leboucher, 1965)

	Limites non matérialisées
	Petites haies ou haies en brosse
	Haies importantes
	Haies abattues
	Herbe
	Labour





Ci-contre :

Fig. 24 - Saint-Christophe-le-Jajolet. Avancée de la prairie avec enclos de haies basses taillées (fin XIX^e siècle) et recul actuel devant les labours dans la plaine d'Argentan.

VI- L'évolution contemporaine

1 - La motorisation (depuis 1950) et le retour des labours (depuis 1970)

A la fin du dernier conflit, la Basse-Normandie était restée fidèle au cheval de trait, même dans les grandes exploitations de la campagne de Caen. Dans les années 1950, elle adopte, rapidement, le tracteur aussi bien dans les petites fermes herbagères que dans les grandes fermes céréalières. Ce nouvel engin dont la rentabilité de l'utilisation demande des parcelles d'environ 4 hectares, révèle l'anachronisme de ces champs inférieurs à un hectare qui étaient la majorité dans le bocage occidental, en dehors du Bessin et du Plain. Aussi, à l'intérieur de nombreux domaines, les agriculteurs suppriment une haie et arasent un talus par ci ou par là et agrandissent quelques pièces. Les clôtures entre propriétés ne sont en général pas touchées. Une sorte de mitage du bocage se développe par l'addition d'actions individuelles dont il ne faut pas néanmoins sous-estimer l'importance. A Sainte-Marie-Laumont, par exemple, des dizaines de kilomètres de haies ont été arrachées avant le remembrement récent (fig. 29).





Quand vers 1970, la culture du maïs fourrage deviendra l'arme d'une intensification de la production laitière, d'autant plus nécessaire que les exploitations étaient petites, le besoin de parcelles d'une taille suffisante se fera encore plus aigu. Alors, le remembrement général d'une commune qui n'avait pas été envisagé jusque là en pays de bocage, à l'exception d'une demi-douzaine d'imitations du fâcheux modèle breton dans l'Avranchin, s'étendra peu à peu.

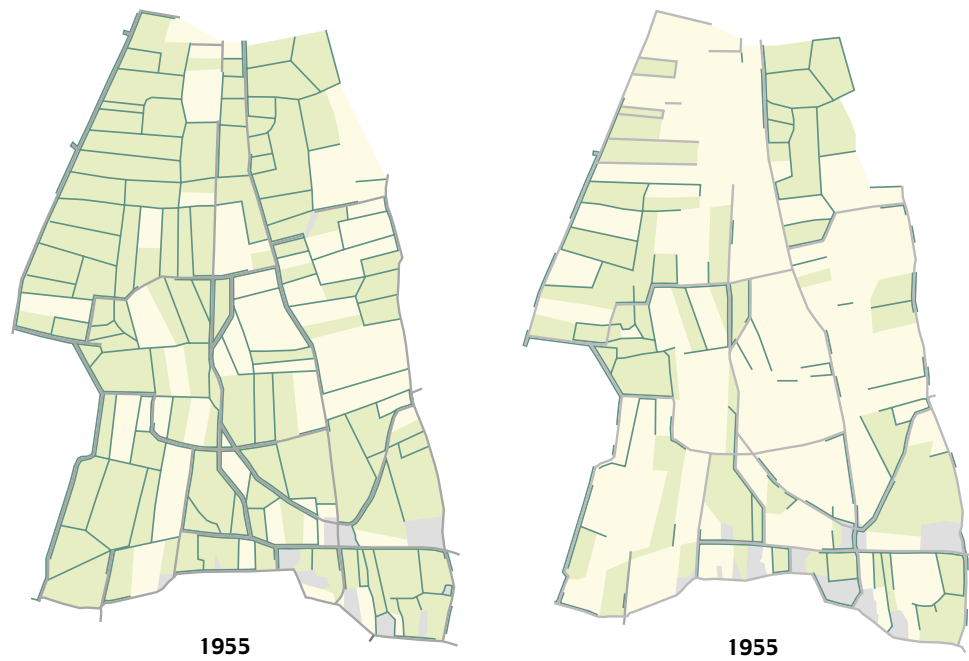
En même temps, les labours progressent aux dépens des prairies permanentes qui reculent de 15 à 20 %, sauf dans le Pays d'Auge où ce mouvement n'affecte que les plateaux. Dans l'Avranchin et le Perche, ils occupent désormais plus de la moitié du sol. Ils introduisent, dans ces paysages verts, les teintes nouvelles et changeantes du brun de la terre au jaune des moissons ou des chaumes.

Le long du littoral manchot, l'absence de gel a permis l'extension des cultures légumières depuis 1950, ce qui a entraîné le recul du bocage sur le bas-Val de Saire ou vers Lingreville et Annoville, ainsi que l'aménagement des "caves" dans le massif dunaire de Créances (fig. 25 et 26).

Ci-contre :

Fig. 25 - Extension des cultures légumières et débocagement dans le bas Val de Saire après 1950 d'après M. Rouspard.

	Labours
	Herbages
	Haies talus
	Bâtiments et jardins



Ci-contre :

Fig. 26 - Le bas Val de Saire grignoté par les cultures légumières (Vue de l'église de la Pernelle).



2 - Les remembrements

Le remembrement, initié par la loi de 1941, a pour but de regrouper les parcelles dispersées, de supprimer les enclaves, de faciliter l'accès aux terres agricoles. S'il ne touche pas à la disposition des habitats et à leur entourage immédiat, il simplifie le dessin parcellaire et peut réorganiser le réseau des chemins. En campagnes découvertes, où il commença et où il était plus facile à réaliser car les parcelles n'avaient pas de limites matérialisées, il substitue à une marqueterie de taches de couleurs, un damier de carrés et de rectangles, il remplace une œuvre pointilliste par un tableau cubiste. Par contre, en pays de bocage, il détruit nécessairement une partie des haies et laisse un maillage incomplet et désorganisé. La transformation du paysage est beaucoup plus profonde ; à l'extrême, comme en Bretagne, elle peut le changer radicalement. Cependant, depuis 1974, la législation sur l'environnement a tempéré ses effets les plus spectaculaires.

En Basse-Normandie, les remembrements antérieurs à 1975 ont porté sur les Campagnes de Caen, Falaise, Trun, Argentan et Alençon, le Nord-Ouest du Perche, du Mêle-sur-Sarthe à Longny, la Haute Vallée de l'Eure, le Pays d'Ouche et l'Avranchin central (fig. 27). Trois ensembles géographiques, d'étendues inégales, sont ainsi affectés : l'aire des campagnes découvertes, le Pays d'Ouche en liaison avec le drainage et quelques communes avranchinaises qui offrent les seuls exemples de remembrement table rase de type breton, avec une suppression presque totale des haies et talus (fig. 30).

Mais les pays de bocage n'ont réalisé des remembrements que plus tard. Compte tenu des directives et règlements postérieurs à 1975 et de leur application, les résultats sont variés. Il faut aussi ne pas oublier que depuis 20 ans, la motorisation puis un certain retour aux labours, pour l'intensification fourragère par la prairie temporaire et le maïs, avaient contraint les agriculteurs à agrandir nombre de parcelles en supprimant les haies qui les séparaient. De nouveaux paysages apparaissent : bocage aux mailles élargies, juxtaposition de petites plaines découvertes d'une dizaine d'hectares et d'enclos, parc d'arbres isolés, vestiges de haies arasées et de bouts de haies non fermées sur elles-mêmes. Mais, partout, le bocage, tout en restant arboré, s'ouvre sur des horizons plus profonds (fig. 27, 29 à 32).

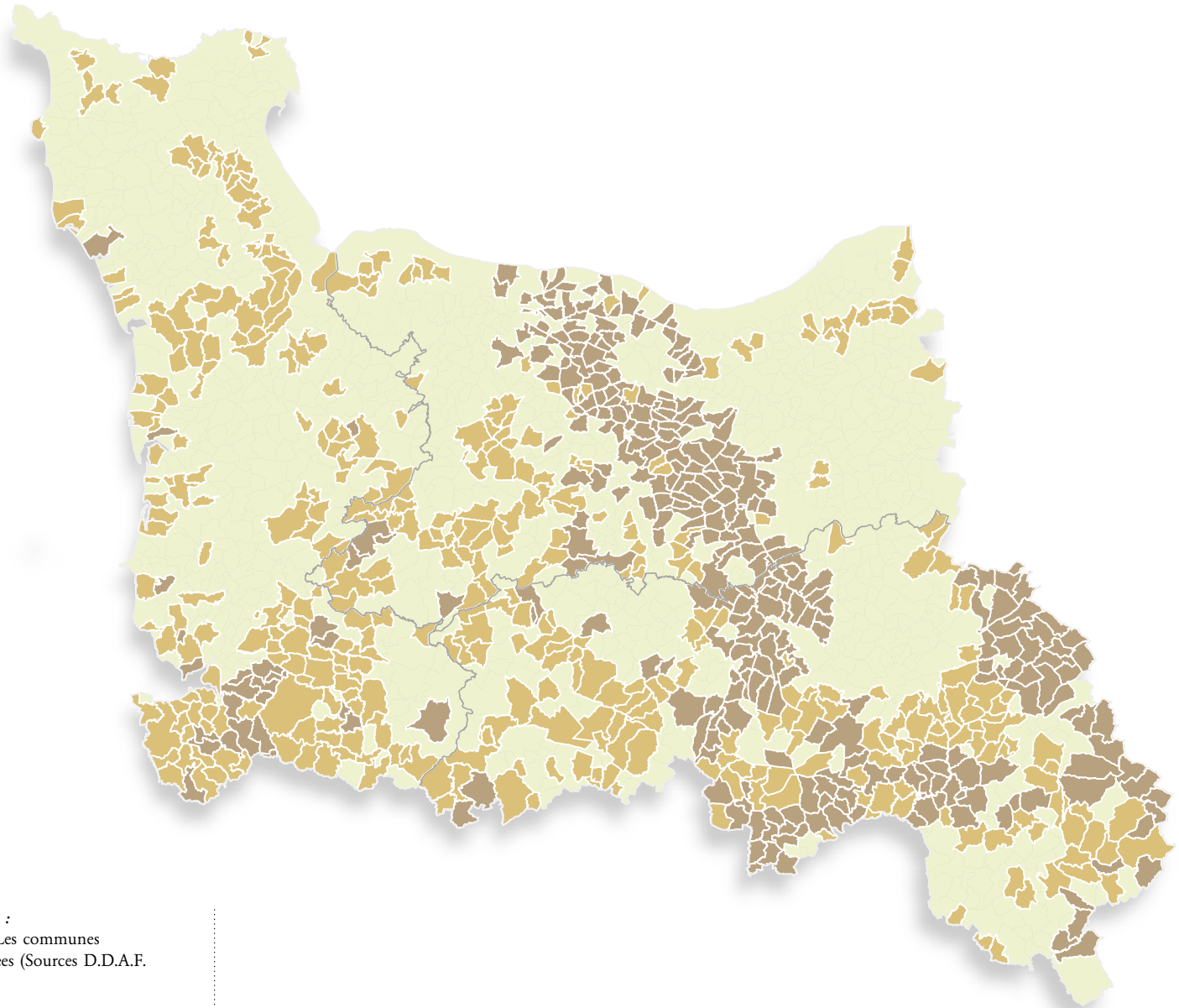
Enfin, certaines régions n'ont pas été remembrées, en dehors de quelques opérations ponctuelles liées à des travaux routiers. Ce sont, souvent, celles qui sont restées les plus fidèles à la prairie permanente. Ainsi, ces réaménagements fonciers ont-ils épargné le Pays d'Auge et ses avant-buttes, le Merlerault, le Bessin, le Plain, le Cotentin, le Saint-Lois et le Coutançais, le Perche méridional, le massif d'Athis et le Houlme nord-est.



Ci-contre :

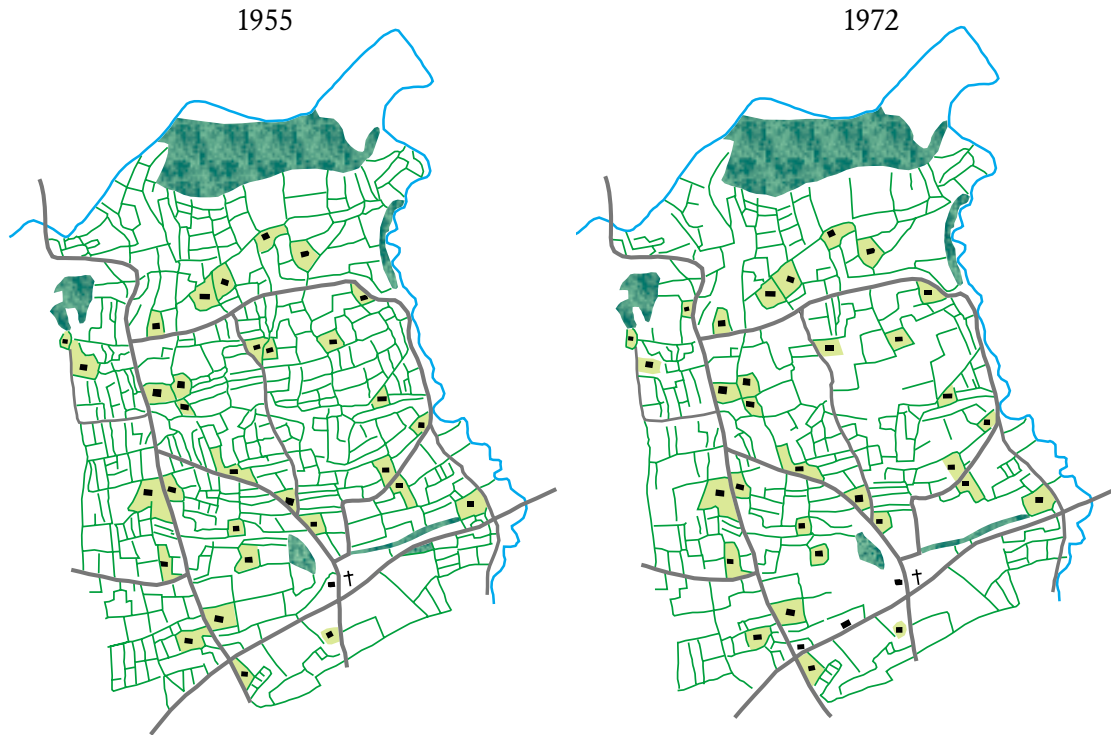
Fig. 27 - Landelles et Coupigny (1972). Paysage arboré résultant d'un remembrement n'ayant conservé que des bouts de haies et des arbres isolés.

.....	Limites de parcelle
■ ■ ■	Arbres isolés
—	Haie
■	Habitat






Ci-dessus :
Fig. 28 - Les communes
remembrées (Sources D.D.A.F.
1998).

■	Avant 1975
■	Depuis 1975



Ci-contre :
Fig. 29 - Le recul des haies avant
le remembrement à Sainte-Marie-
Laumont.

	Bois
	Haie
	Habitat "plant"



Ci-contre :
Fig. 30 - Le recul des haies à la
suite du remembrement à
Landelles et Coupigny.

Ci-contre :

Fig. 31 - Les Cresnays : restes de talus discontinus avec quelques arbres, tas de souches et nouvelles clôtures en fil de fer.



Ci-contre :

Fig. 32 - Montjoie-Saint-Martin : quelques vestiges de haies.

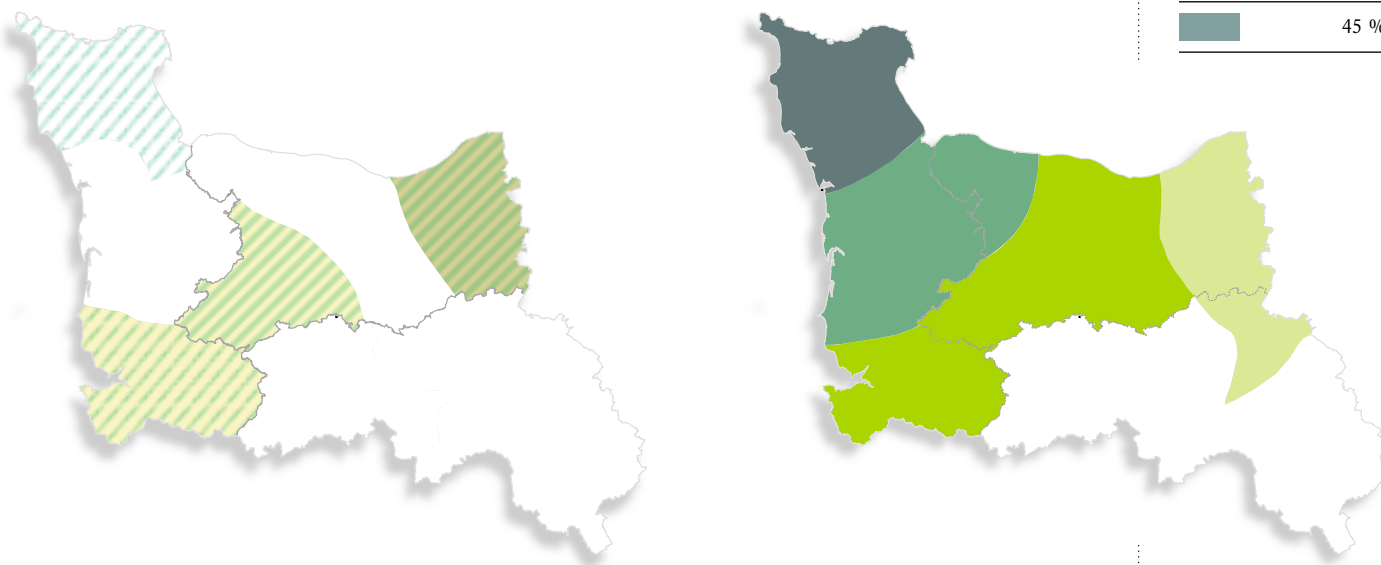


3 - Concentration des exploitations et dépeuplement rural

Depuis 1955, près d'une exploitation agricole sur deux a disparu. Les aides familiaux et les ouvriers agricoles sont devenus rarissimes. Les femmes d'agriculteurs ont, de plus en plus, une activité indépendante. La population rurale a diminué de plus de 100 000 personnes. Ces chiffres expriment brutalement la perte de capacité de travail des campagnes. Les agriculteurs sont obligés de se concentrer sur les tâches les plus nécessaires à l'équilibre économique de leurs exploitations. On comprend qu'en pays de bocage, l'entretien des haies qui demande chaque année des semaines de travail alors que le gaz butane a remplacé le bois de chauffage, le ciment armé le bois d'œuvre et la clôture électrique la garde des animaux, soit considéré comme un gaspillage de temps ou d'argent.

Aussi, simplifie-t-on les travaux, en désherbant chimiquement, en ne remplaçant pas les arbres abattus, en rasant la basse strate. Et la haie hirsute et discontinue se répand progressivement. Ailleurs, les chemins trop étroits pour les engins agricoles sont abandonnés et deviennent des halliers. Et lors des remembrements, on n'hésite guère pour les supprimer.

4 - Le recul du verger cidricole



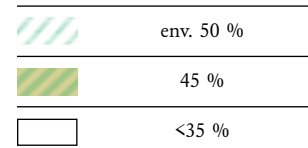
La présence du verger de pommiers, arbres de taille moyenne aux larges frondaisons, ou de poiriers, grands arbres élancés, qui éclairent la campagne au printemps de leur floraison blanche, était un élément caractéristique des paysages de bocage. On le trouvait soit associé aux bâtiments de la ferme dans le clos augeron ou le plant bocain, soit en parcelles de prés-vergers pâturés par les animaux. Ces vergers s'étaient beaucoup étendus depuis 1917, après que l'Etat ait recherché les alcools neutres pour la fabrication des explosifs. Mais les changements techniques ont entraîné le déclin de ces achats à partir de 1953 puis leur cessation définitive en 1971. Des primes d'arrachage ont été distribuées. D'autre part, la consommation du cidre a été concurrencée par celle du vin depuis la première guerre mondiale et a baissé aussi, au rythme accéléré après 1950 de la diminution de la population rurale.

Les arrachages ont supprimé nombre de vergers. La négligence, l'absence de renouvellement n'ont laissé souvent que quelques arbres dispersés, envahis par le gui. Enfin, la tempête du 16 octobre 1987 leur a porté le coup de grâce dans certaines régions (Cotentin, Coutançais, Bessin occidental). Aussi, malgré les replantations récentes (mais dont la moitié sont réalisées sous forme de vergers basse tige très différents), pommiers et poiriers n'exercent-ils plus un rôle paysager notable que dans l'Avranchin, le Bocage Ornaïs, le Bassin de Vire et surtout le Domfrontais et le Pays d'Auge qui conservent la plus forte densité d'arbres (fig. 33).

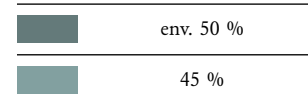
Ci-dessous, à gauche :

Fig. 33 - Le recul du verger cidricole (1980-1990).

Recul 1980-1990

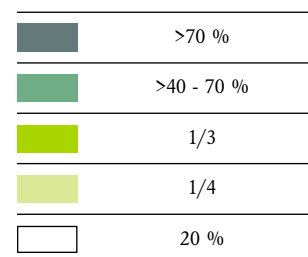


Densité en 1991
(arbres/100ha de SAU)



Ci-dessus, à droite :

Fig. 33 bis - Les destructions de la tempête du 16 octobre 1987.



Ci-contre :

Fig. 34 - Débocagement autour
d'un carrefour routier à Percy.



5 – Les grandes infrastructures de communication

Le bocage est aussi atteint par des destructions linéaires qui accompagnent la modernisation des voies de communication. L'élargissement des grands axes routiers supprime une haie et presque toujours les deux haies bordières qui sont remplacées par des clôtures de fil de fer. D'autre part, pour rectifier les tracés aux franchissements des vallées et des escarpements, les routes passent désormais en déblai sur les croupes et en remblai dans les vallons au lieu de suivre les ondulations du relief. En campagne, sur des routes secondaires, les haies ont été arasées autour de nombreux carrefours pour dégager la visibilité (fig. 34). Les autoroutes (A.13, A.84) et les routes à quatre voies ont ouvert les plaies les plus larges, surtout quand aucune plantation n'y a été réalisée, comme jusqu'à une date récente, dans la Manche.

Dans l'ensemble, on ne retrouve guère, en Basse-Normandie, le rôle paysager des alignements d'arbres routiers qui furent une des originalités françaises depuis le XVIII^e siècle. Cela n'est pas surprenant dans les pays de bocage, où même le long des routes nouvelles, on a planté des haies pour fermer les parcelles. Mais les campagnes découvertes ne montrent que peu d'exemples, au nord-ouest de Caen, dans les plaines d'Argentan et de Sées. Et nombreux expriment une politique récente dont les résultats sont encore discrets. Le long des autoroutes, grâce aux larges déblais ou aux surfaces récupérées lors des remembrements préalables, des couloirs boisés souvent aménagés s'inscriront bientôt, fortement, dans les paysages.

Les lignes électriques à haute tension ne suppriment que les arbres des haies sous leur passage. Celles de 400 KV qui partent de Flamanville vers la Bretagne et Rouen n'éliminent que de très grands arbres car elles se tiennent entre 8,50 mètres et 20 mètres au-dessus de couloirs larges de 30 à 90 mètres, mais elles introduisent une disharmonie d'échelle, entre les pylônes hauts de 25 à 40 mètres et les autres éléments du paysage. Par contre, les lignes de moyenne tension créent des coupures qui affectent aussi la basse strate. Sur les campagnes découvertes et aussi au Sud de Caen où converge un faisceau de lignes, les pylônes se dressent comme des danseuses au-dessus de la plaine horizontale.

6 - Les ravages de la graphiose sur certains bocages

La graphiose est une maladie de l'orme, due à un champignon qui obstrue les canaux de circulation de la sève et entraîne le dépérissement de l'arbre. Elle se transmet au contact des racines ou par des insectes. Ses ravages sont devenus spectaculaires lors de la sécheresse de 1976 et depuis. Les ormes ont été presque totalement éliminés des régions où ils prédominaient, c'est-à-dire une profonde bande littorale et les plaines calcaires (Pays d'Auge septentrional, Bessin, Plain, côtes occidentales de la Manche, plaines de Caen et d'Argentan). Là où ils avaient été sélectionnés, de façon presque exclusive, pour leur rôle fourrager, leur disparition a supprimé la strate arborée des haies (Plain, certaines parties du Bessin).

7 - Les effets de la fréquentation touristique

Ils sont les plus spectaculaires sur les littoraux sans falaises où des noyaux d'urbanisation sont de plus en plus étendus. Sur la côte occidentale, à l'extrémité des vieux chemins ou de nouvelles routes qui atteignent la mer, des lotissements balnéaires se sont développés sur les dunes mais restent isolés les uns des autres. Par contre à l'Est de la Seulles, les stations frangent le littoral de façon continue (fig. 35 et 36).

Les résidences secondaires sont plus disséminées. Avec des résultats plus ou moins heureux, elles ont sauvé un patrimoine ancien traditionnel. Elles ont aussi introduit dans leurs domaines des végétaux exotiques à feuilles persistantes qui sont parfois adoptés, par imitation, dans les fermes.



Ci-dessous :

Fig. 35 - L'urbanisation discontinue du littoral sur la côte occidentale de la Manche (Barneville-Carteret).

Fig. 36 - L'urbanisation continue du littoral sur la côte basse du Calvados (Saint-Aubin-sur-Mer).



Ci-dessus :
Fig. 37 - Paysage de haras à Saint-
Crépin.

A partir de Deauville, de ses hippodromes et de ses ventes de chevaux de course, les haras ont été multipliés par les membres d'une société riche et horsaine, dans le Pays d'Auge, le Merlerault, la Plaine d'Argentan et le Bessin. Très différents des élevages paysans de chevaux toujours si vivants en Basse-Normandie, les haras introduisent un paysage original : bâtiments luxueux, vastes parcelles aux haies doublées de lices de bois, petits bosquets (fig. 37).

Nos paysages continuent donc de se transformer. Mais plus sans doute que par le passé, ils évoluent sous l'aiguillon de facteurs multiples. Décors de cadre de vie ou expression sociale et économique de l'utilisation de l'espace, les modèles futurs sont difficiles à prévoir.



Ci-dessus :
La Vie au village
(J. Grüningen, 1502).

Bibliographie

- Archéologie dans l'Orne, 1987-92. *Bull. Soc. hist. archéol. Orne*, CXI, 1992, n° 2-3-4.
- Archives départementales Orne. *Révolution au champ. L'agriculture ornaise de 1800 à 1940*. Alençon, 1998
- ARNOUX M., MORICEAU J.M., GARNIER B. Transformation de l'espace et changement agricole en Pays d'Auge (XI^e - XX^e siècles). Un programme d'enquête collective. *Enquêtes rurales*, 1, 1996, p.9 - 24
- BATAILLE A. *La Seigneurie de St Léonard dans le second quart du XV^e siècle*. Mém. Maîtr. Hist., Univ. Caen, 1998
- BERTIN D. Introduction à une étude de l'époque gallo-romaine en Basse Normandie. *Ann. Norm.*, XXV, 1975, p.67 - 74
- BERTIN D. Préliminaire à une étude de l'âge du fer en Normandie. *Ann. Norm.*, XXV, 1975, p. 227 - 240.
- BOÛARD M. de, Paysage agraire et problème de vocabulaire : le Bocage et la Plaine dans la Normandie médiévale. *Rev. histo. Droit fr. étr.*, 31, 1953, p. 327 - 328
- BRABANT J. Le gui dans le bocage ornaise. *Le Pays bas-norm.*, 169,1983, p. 5 - 25
- BRUNET P. Problèmes relatifs aux structures agraires de la Basse-Normandie. *Ann. Norm.*, V, 1955, p. 115 - 134
- BRUNET P. Evolution des bocages herbagers de Basse-Normandie. *Geogr. Zeitschrift*, 18, 1968, p. 12 - 27.
- BRUNET P. L'évolution récente des bocages de Basse-Normandie. *Caen. 101^e Congrès nat. Soc. sav.*, 1980, p. 195 - 207.
- BRUNET P. Histoire du bocage. In. *Parc naturel régional Normandie-Maine. Pays de bocages*. Carrouges, 1980, p. 18 - 34.
- BRUNET P. L'évolution d'un espace rural insulaire, Guernesey. In *Géographie et Campagnes*. Cab. Fontenay, 1993, p. 201 - 210.
- BRUNET P. Les régions rurales du Calvados proches du débarquement vers 1944. *Ann. Norm.*, 44, 1994, p. 199 - 211
- BRUNET P. Un vignoble défunt : la Normandie. In. *Des vignobles et des vins à travers le monde*. Bordeaux, 1996, p. 183 - 193
- BRUNET P. Bovins et paysages normands. In J.J. Bertaux et J.M. Levesque dir., *La Vache et l'Homme*, Caen 1997, p. 53 - 66
- BRUNET P. La plus ancienne représentation d'un paysage rural bas-normand : le plan de Picauville (Manche) de 1581. In *Le Monde rural en Normandie*, Caen, 1998, p. 45 - 53
- BRUNET P., DIONNET M-C, HOUZARD G. L'évolution du paysage rural dans le sud-ouest de l'ancienne forêt de Brix de 1770 à 1830. *Ann. Norm.*, 24, 1974, p. 157 - 171
- BRUNET P., DIONNET M_C., Paysages ruraux. *Atlas de Normandie*, pl. D.1, Caen, 1970
- BULTEL Y. La baronnie de St Aubert sur Orne. *Le Pays bas-normand*, 68, 1975, p.23 - 48
- CARABIE R. La propriété foncière dans le très ancien droit normand (XI - XIII^es.) T.I. *La propriété domaniale*. Caen, 1943
- C.A.U.E. Calvados. *Charte paysagère de 4 cantons du Pays d'Auge*. Caen s.d. (1996)
- C.A.U.E. Calvados. *La vallée de la Touques entre Pont L'Evêque et Lisieux. Analyse paysagère et orientation d'aménagement*. Caen, s.d. (1996).
- C.A.U.E. Orne. *Cantons d'Athis de l'Orne, Briouze, Putanges-Pont Ecrepin. Vers une charte du paysage*. Alençon, 1995.
- D.D.A. Orne. *Etude des écosystèmes du bassin versant de la Haute Sarthe*. 1985
- DESERT G. Présentation de l'économie normande vers la fin du XVIII^e siècle, et Mutations agricoles. In *Normandie*, Paris, Ch. Bonneton éd., 1978, p. 224 - 226 et 259 - 272
- DIONNET M-C. Basse-Normandie. In P. Brunet dir. *Carte des Mutations de l'espace rural français 1950 - 1980*. Caen, 1984, p. 30 - 33
- D.I.R.E.N. Basse-Norm. et P. Girardin. *Site inscrit de la forêt de Réno-Valdieu. Etude paysagère*. 1995
- D.R.A.C. Basse-Normandie. Serv. rég. Archéologie. *Bilan scientifique*, annuel.

- DUREAU de la MALLE., *Description du Bocage percheron*. Paris, 1823
- DUVAL M. L'élection de Carentan du milieu du XVII^e au milieu du XVIII^e siècle. *Cab. Ann. Norm.*, 3, 1963, p. 155 - 274
- FER N. Processus de diffusion de la friche et télédétection. *Norois*, 41, 1967, p. 657 - 666
- FREMONT A. Les paysages autour d'Ecouves. *Cab. Départ. Géogr. Univ. Caen*, 6, 1973, p. 29-35
- GARNIER B. Pays herbagers, pays céréaliers et pays ouverts en Normandie. *Rev. Hist. écon. soc.*, 1975, p. 493 -525
- GARNIER B. La mise en herbe dans le Pays d'Auge aux XVII^e et XVIII^e siècles. *Ann. Norm.*, 25, 1975, p. 157 - 180
- GOSSSELIN Y. *Projet de restauration du paysage bocager dans la région du Plain*. Mém. Maîtr. Géogr. Univ. Caen, 1993
- GROSS V. *Le paysage en géographie. L'exemple des paysages et des sociétés de la baie du Mont St Michel et de ses bordures*. Thèse doct. Univ. Caen, 1998
- HOUZARD G. Les étapes de l'enrésinement en Normandie. In *L'enrésinement et ses conséquences en Normandie*. Caen, 1972, p. 1 - 6
- HOUZARD G. L'évolution du paysage rural de l'ancienne forêt de Brix de 1778 à 1830. *Cab. Dép. Géogr. Univ. Caen*, 7, 1973, p. 43 - 60
- HOUZARD G. Les grosses forges ont-elles mangé la forêt ? *Ann. Norm.*, 30, 1980, p. 245 - 269
- HOUZARD G. *Les massifs forestiers de Basse-Normandie. Essai de biogéographie*. Thèse Doct., Caen, 1980, dactyl.
- HOUZARD G. Massifs forestiers d'hier et d'aujourd'hui : exemples pris en Normandie armoricaine. *Cab. nantais*, 38, 1992, p. 149 - 171
- JARRY TH. Terriers et plans parcellaires de Basse-Normandie (XIII^e - XVIII^e siècle) *Enquêtes rurales*, 5, 1998
- LECOQCQ E. *Evolution de l'utilisation de l'espace dans les landes de Lessay (1820-1992)*. Caen, Crepan, 1994
- LECOEUR J. (TIRARD L.J.). *Esquisses du Bocage normand*. 1883. Repr. Brionne, 1975
- LENOIR - PEPIN L. *Les engrais marins de Bréhal à Lessay*. Rennes, 1944
- LEROUVILLOIS FL. *Les paysages de la Hague*. Mém Maîtr. Géogr., Univ. Caen, 1997
- MANEUVRIER Ch. L'essor des productions cidricoles et leur impact sur les paysages augeons à l'époque médiévale. In *Le monde rural en Normandie*. Caen, 1998, p. 111 - 122
- MARCIGNY C. et GHESQUIERE E. Tatihou, le paysage d'une île à l'âge du Bronze. *Archéologia*, 348, 1998, p.6-7
- MENIEL P. L'élevage dans les fermes gauloises en Normandie, *Archéologia* p. 67 - 82
- MUSSET L. Arpentage antique en Normandie. *Rev. archéol.*, XXVIII, 1947, p. 31 - 51
- MUSSET L. Contribution à l'étude toponymique de l'habitat dispersé en Normandie. *Bull. Soc. Antiq. Normandie*, LXI, 1952 - 54, p. 297 - 304
- MUSSET L. Autour du censier du Mesnil-Rainfray. Aperçu sur l'histoire de la seigneurie rurale dans le Bocage normand. *Le Pays bas-normand*, LXIII, 1971, p.2 - 17
- MUSSET L. Le prieuré et le domaine de Domjean, dépendances de l'abbaye du Mont St Michel. *Rev. Dép. Manche*, 21, 1979, p. 69 - 80
- MUSSET L. Que peut-on savoir de la vie économique de la Normandie à l'époque ducale ? *Art Basse-Norm.*, 97, 1988, p. 68 -74
- MUSSET L. Essai sur le peuplement de la Normandie (VI - XII^e siècle). In *Les mondes normands*, Caen 1989, p. 97 - 102, et *Nordica et Normannica*, Paris, 1997, p. 389 - 402
- MUSSET L. Aperçus sur quelques problèmes de l'histoire rurale de la Basse-Normandie (XII - XIII^e siècles). *Cab. Ann. Norm.*, 24, 1992, p.99-107
- MUSSET L. Quelques réflexions sur la clôture, la forme et les divisions des champs en Normandie au Moyen-Age. *Ann. Norm.*, 46, 1996, p. 311 -315
- PILET C. éd. *La nécropole de St Martin de Fontenay, recherches sur le peuplement de la plaine de Caen du V^e siècle av. J.C. au VII^e siècle ap. J.C.* Paris, 1994
- ROUPSARD M. Les deux val de Saire. *Cab. Ann. Norm.*, 26, 1995, P. 577 - 584
- VIVIER M. Le bocage, un problème d'ethnobotanique. *Art Basse-Norm.*, 55, 1970, p. 24 - 29
- Vól à travers les âges. *La prospection archéologique aérienne dans le Calvados*. Caen, 1992